



Limites et Frontières dans le Monde Arabo-musulman Médiéval

De l'Asie Mineure à Qaïrawān : Dynamique et épaisseur des Ḥudūd, Tuġūr, cAwāṣim et Ribāṭ dans une anthropologie de la limite

Imen Helali*

Résumé

La notion de frontière a évolué de la Médine à la formation du *Dār al-Islām* ; où elle a constitué, dès les premiers siècles de l'Islām, un objet d'étude à part entière, dans la littérature et les sources exégétiques, historiographiques, géographiques et juridiques. Depuis le VIII^e jusqu'au XII^e siècle, les voyageurs, hagiographes, géographes, ulémas et mystiques dans leurs pérégrinations, convoquent, comme objet de pratique ou de connaissance, les frontières et les *ḥudūd* du monde musulman. Aussi, les frontières sont considérées un sujet de grande importance, vu la dominance de l'aspect guerrier accompagnant l'expansion islamique ; pour devenir rapidement du *Ġihād* face aux ennemis. Ainsi, les Arabes musulmans développent des stratégies, et des systèmes de fortifications, spécifiques, pour affronter les Turcs en Asie centrale, et les Byzantins à Constantinople, sur les côtes d'Égypte et de Syrie à l'Est du *Baḥr al-Rūm* (Mer Méditerranée), et de l'Ouest à Ifrīqiya (Tunisie). Alors ils ont utilisé les *Tuġūr* – l'offensive –, où ils ont séjourné, puis ils ont spécifié les *cAwāṣim* – la défensive – face aux Byzantins sur la frontière orientale. En revanche, sur la frontière occidentale, ils ont adapté leurs méthodes à la nouvelle région et aux nouveaux ennemis. Ils ont utilisé des fortifications (fortins et forteresses), face aux Berbères, et pour une première, le *ribāṭ*; qui après être désigné par le séjour à la frontière, se concrétise en une construction à Ifrīqiya, face aux Romains, *al-Rūm*, de Sicile. Aussi, ils confirment leur présence, à travers la fondation de Qaïrawān : camp d'affrontation bilatérale (Berbères et Byzantins), et un départ pour les conquêtes de l'Occident islamique.

Mots-clés : Frontière, limite, ḥudūd, tuġūr, cawāṣim, ribāṭ, ġihād.

Abstract

The notion of border evolved from Medina to the formation of *Dār al-Islām* ; where it constituted, from the first centuries of Islām, an object of study in its own right, in literature and exegetical, historiographical, geographical and legal sources. From the 8th to the 12th century, travelers, hagiographers, geographers, *ulemas* and mystics in their peregrinations, summon, as an object of practice or knowledge, the borders and *ḥudūd* of the Muslim world. Also, borders are considered a subject of great importance, given the dominance of the warlike aspect accompanying Islamic expansion ; to quickly become *Ġihād* against enemies. Thus, the Muslim Arabs develop specific strategies, and systems of fortifications, to confront the Turks in Central Asia, and the Byzantines in Constantinople, on the coasts of Egypt and Syria to the East of *Baḥr al-Rūm* (The Mediterranean Sea), and from the West to Ifrīqiya (Tunisia). So, they used the *Tuġūr* - the offensive - where they stayed, then they specified the *cAwāṣim* - the defensive -

* Doctorante à l'Ecole Nationale d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis. Université de Carthage, et au Département de Langues et Littératures françaises et romanes et le Collège Doctoral de l'Art de bâtir et d'Urbanisme de l'Université de Liège.

against the Byzantines on the oriental border. On the other hand, on the occidental border, they adapted their methods to the new region and enemies. They used fortifications (forts and fortresses), facing the Berbers, and for a first, the *ribāt* ; which after being designated by the stay at the border, materializes in a construction in Ifrīqiya, facing the Romans, *al-Rūm*, of Sicily. Also, they confirm their presence, through the founding of Qāirawān: bilateral confrontation camp (Berbers and Byzantines), and a departure for the conquests of the Islamic West.

Keywords: Boundary, frontier, ḥudūd, ṭuḡūr, ʿawāṣim, ribāt, ḡihād.

الملخص

تطورت فكرة الحدود من المدينة إلى تكوين دار الإسلام، حيث مثلت موضوعاً للدراسة في حد ذاته في الأدب، من القرون الأولى للإسلام، في المصادر التفسيرية والتاريخية والجغرافية والقانونية. من القرن الثامن إلى القرن الثاني عشر: مسافرون وصلحاء وجغرافيون وعلماء وصوفيون في ترحالهم، يتعرضون للحدود في العالم الإسلامي من خلال المعاشية أو المعرفة. كما تعتبر الحدود موضوعاً ذو أهمية خاصة مع هيمنة الطابع الحربي الذي صاحب التوسع الإسلامي، ليتحول سريعاً إلى جهاد في مواجهة الأعداء. فطور العرب المسلمون استراتيجيات وأنظمة تحصين خاصة في مواجهة الترك في آسيا الوسطى والبيزنطيين في القسطنطينية وعلى سواحل مصر وسوريا، في شرق بحر الروم (البحر المتوسط)، وغربه في إفريقية (تونس). هكذا إستعملوا الثغور-الهجومية- ورابطوا فيها ومن ثم أفردوا العواصم -الدفاعية- في مواجهة الروم البيزنطيين على الحدود الشرقية. في المقابل، وعلى الحدود الغربية، طوعوا أساليبهم للبيئة والأعداء الجدد، فاستخدموا التحصينات (الحصون والقلاع) في مواجهة البربر، وفي سابقة، الرباط؛ الذي بعد تداوله كملزمة للثغر، تجسد كبناء في إفريقية، في مواجهة روم صقلية. كما رسخوا تواجدهم أيضاً من خلال إنشاء القيروان: معسكراً ثنائياً لمواجهة (البربر والبيزنطيين)، ومنطلقاً لفتوحات الغرب الإسلامي.

الكلمات المفتاحية: حد، حدود، ثغور، عواصم، رباط، جهاد.

Pour citer cet article :

HELALI Imen, « Limites et Frontières dans le Monde Arabo-musulman Médiéval : De l'Asie Mineure à Qāirawān : Dynamique et épaisseur des Ḥudūd, Ṭuḡūr, ʿAwāṣim et Ribāt dans une anthropologie de la limite », Al-Sabîl : Revue d'Histoire, d'Archéologie et d'architecture maghrébines [En ligne], n°09, année 2020.

URL : <http://www.al-sabil.tn/?p=17305>



Introduction

Dans l'Histoire arabo-islamique du Moyen Âge, les frontières jouissent d'une grande importance vu la caractéristique guerrière dont elles se sont imprégnées, et leurs implications dans la détermination du royaume du *Dār al-Islām* (Le domaine de l'islam). Dès le IX^e siècle, le monde arabe développe ses plans d'expansion, où il affronte de nouveaux ennemis selon des stratégies de guerre appropriées envers les Turcs en Asie centrale, les Byzantins à Constantinople, sur les côtes de l'Est (Égypte et Syrie) et de l'Ouest à Ifrīqiya (Tunisie).

Ainsi, les frontières ont connu de nombreuses batailles, notamment avec les Byzantins, les ennemis traditionnels du califat ^ʿabbāsside lors de sa première et deuxième ère. Par contre à celles avec l'Asie centrale, où les frontières étaient conformes à la diffusion de la nouvelle religion dans la Transoxiane ; ce qui rend la frontière stabilisée face à l'ennemi turc. Tandis que les frontières en Andalousie, étaient aux confins de l'Émirat, dans ce qui est connu par *al taġer al a^ʿlā*, face aux Slaves chrétiens.

Pour étudier ce sujet, l'article traite d'abord des définitions fondamentales, pour introduire le concept de frontières d'un point de vue linguistique et géographique. En particulier après la coupure de la géographie islamique (*sūrat al arḍ*) avec la géographie grecque, et l'adoption de l'historiographie et de multiples genres littéraires ; comme le récit de voyage et l'épître, avant l'apparition du genre "*riḥla*" d'Ibn Ġubāir. En plus de l'étude théologique des textes coraniques, des œuvres exégétiques médiévales, des *ḥadīṡs*, et des ouvrages consacrés aux vertus des pays ayant traité le Ribāṡ en affinité avec le Ġihād amenant à confondre les deux termes au III^e siècle de l'Hégire.

Par la suite, il entame une analyse de la frontière arabo-byzantine en Asie Mineure, en se référant à la nature géographique de la région, par ce que la géographie islamique définit comme *Hudūd* : les fleuves et les montagnes. Ces limites naturelles, ou obstacles seront exploités par les Arabes musulmans pour maîtriser le cours du conflit. Ainsi, la distribution des *tuġūr*, et le *ribāṡ* dedans, était le long du mont du *Lukām* (puis Mont-Liban), selon un système offensif absolu, avant son adaptation à la défensive par le détachement, et la formation des *ʿawāṡim*. À noter que *tuġūr* et *ʿawāṡim* ont connu une fusion idiomatique, au vu de la convergence fonctionnelle et de terrain.

Ensuite, on passe de l'autre flanc du *Baḥr al-Rūm*, la méditerranée occidentale, où les côtes d'Ifrīqiya ont connu pour la première fois les *ribāṡs* comme constructions (après sa désignation comme séjour à la frontière : *ribāṡ* et *mulāzamat al-taġer*, sur les frontières avec Byzance ; ou comme *ḥānqāh* aux confins de la Transoxiane). Cela se passe après la fondation de Qāirawān, camp fixe pour les Arabes dans les terres chrétiennes, contre la Sicile du côté de la mer, et les Berbères du celui de la terre. Ici les frontières se négocient selon les différentes ethnies, terres et religions. Qāirawān est en relation stratégique avec le *ribāṡ* de Sousse, qui à son tour est lié à celui de Munastīr par la défensive-offensive. C'est ce qui fait des *ribāṡs* à Ifrīqiya un modèle unique qui mérite d'être étudié, en considérant le rôle de Qāirawān dans ce complexe frontalier.

Ainsi, l'article a pour objectif le retraçage des frontières en terres islamiques ; connaissant l'expansion et les conflits, sur les lignes et dans les zones de tension. Il vise à connaître les manières de définition de celles-ci, où elles seront le résultat de données idéologiques, historiques, géographiques, politiques et anthropologiques, plus complexes et dynamiques ; loin des acceptations de toutes les frontières linéaires ou westphaliennes communément échangées.

1-Terminologies et notions fondamentales

1.1- Pléthore lexicale

D'abord, André Miquel commence par les absences de la notion de frontière, au niveau du lexique arabe ; où il la rapproche au terme *ḥadd*¹, qui signifie l'aigu ; une crête ou un fil d'un couteau. Pour autant qu'il ne traduit pas le sens de frontière, équivalent aux contrôles obligés. Quant au pluriel « *ḥudūd* », il est souvent combiné avec Dieu (*ḥudūd Allah*)² ; il signifie les peines légales selon une jurisprudence précise : la *Šarīa*. Le mot *taḥm* (تَحْم)³, moins près, signifie plus la marge ou les confins. Ensuite, il fait recours à des termes plus spécialisés, à savoir : *ribāṭ*, *ṭagr* et *ʿawāṣim*. D'après Miquel : « *Ribāṭ, désigne la forteresse où des volontaires, éventuellement renforcés par des soldats de profession, viennent partager leur temps entre les exercices pieux et militaires, et monter la garde contre les incursions possibles de l'ennemi* » ; « *Thaghr est tout interstice, et plus précisément, sur le terrain, le passage, le défilé. Au pluriel, thughūr, il désigne les places fortes qui gardent le pays face aux armées de Constantinople* », et les *ʿawāṣim* sont : « *En arrière, (...) une seconde série de points forts, les « protections » (awāṣim)* »⁴.

Dans le *Lisān al-ʿarab* d'Ibn Manẓūr, le *ṭagr*⁵ signifie, pour l'essentiel, une limite séparatrice entre la terre des musulmans et celle des infidèles ; ce qui succède à *Dār al-ḥarb*, (terre de guerre), ou l'emplacement de crainte aux confins, interstices et extrémités des pays.

Les études anglo-saxonnes sont aussi fréquentes que celles francophones sur la notion de la frontière au monde musulman ; dont celles de Michael Bonner, W. Ralph Brauer et, C.E. Bosworth. M. Bonner fait appel à la littérature spécifique de la géographie arabe du Moyen Âge, exprimant les limites et frontières selon plusieurs termes, notamment : *ʿāfāq*, *ḥudūd* et *tuḥūm*. Pour les frontières extérieures de l'Islam, le terme le plus couramment utilisé était *tuḡūr*. Pour W. Ralph Brauer, différemment de Bonner, il repère plusieurs termes⁶, desquels, il spécifie trois utilisés par les géographes, à savoir : *ḥadd*, *tuḡūr* et *ʿawāṣim*. Il reconnaît l'aspect aigu du terme *Ḥadd*, en plus, tel qu'employé par les géographes, il implique plus la fin de quelque chose. *Tuḡūr* est plus agressif (sens original: les crocs avant d'un chien) ; son substitut mamelouk étant *nīb*. Enfin, *ʿawāṣim* porte une implication défensive, la rétention d'un ennemi à l'extérieur. Il précise que le sens original du terme *ṭagr* était celui du port portuaire ; Alexandrie est connue comme un *ṭagr*. Les ports du Levant Nord sont connus comme les *tuḡūr al-baḥrya* (maritimes) ; reflétant dans les deux cas « *l'aversion des premiers dirigeants musulmans à ce qu'ils percevaient comme une mer dominée par des forces hostiles* »⁷. Après son application aux rives maritimes, le terme s'est étendu à des endroits sur terre. Au Proche-Orient et en Andalousie, la

1 André Miquel, 1988, p. 23.

2 Le Coran fait souvent allusion (II, 187, 229, 230 ; IV, 13, 14 ; IX, 97, 112 ; LVIII, 4 ; LXV, 1). Dans la Sourate Al-Baqara (II), par exemple, le verset (187) dit : « Telles sont les Lois de Dieu ; ne les transgressez pas. Voilà comment Dieu explique aux hommes ses Signes. Peut-être le craignent-ils ! ».

3 Ibn Manẓūr, 1942, p. 1561, le texte arabe est le suivant :

التحيم (بالتفتح) منتهى كل قرية أو أرض وجمعه (تُحُوم). وقال الفراء: تحوم الأرض حدودها وقال أبو عمرو: هي (تُحُوم) الأرض والجمع تُحُوم.

4 André Miquel, 1988, p. 23.

5 Ibn Manẓūr, 1942, p. 486, le texte arabe est le suivant :

التغر والتغرة: كل فرجة في جبل أو بطن واد أو طريق مسلوك، وهذه مدينة فيها ثغر وثلم، والتغر: ما يلي دار الحرب. والتغر: موضع المخافة من فروج البلدان. قال: الثغر الموضع الذي يكون حدا فاصلا بين بلاد المسلمين والكفار، وهو موضع المخافة من أطراف البلاد. وفي حديث فتح قيسارية: وقد تغروا منها ثغرة واحدة، الثغرة: الثلمة. والتغر: الفم.

6 Ils sont : *ʿaḥīr*, *tuḥūm*, *ḥaṣīa*, *farḡ*, *ḥadd*, *ṭagr*, *nīb*. (pl. aniāb), *cāṣim*. (pl. cawāṣim)

7 W. Ralph Brauer, 1995, p.14, traduction de l'auteur.



première utilisation du terme *ṭagr* fait référence à la région juste en face des armées de l'ennemi chrétien. Après, il fut utilisé pour désigner des localités spécifiques dans une zone frontière plus stable ; lieux fortifiés qui ont servi de résidence, et de points de rassemblement pour les guerriers engagés au *ḡihād*. Ainsi, Brauer considère trois phases du terme *ṭagr* : du port, passant à la région de la terre face à l'ennemi, pour désigner à la fin des lieux fortifiés.

1.2-Récits de voyage

Le temps que le voyage chez les Occidentaux mène à un nouveau monde et à repousser les limites de l'œkoumène ; chez les voyageurs de l'Islam, le but est bien différent. Il s'agit de réitérer un espace géographiquement délimité ; on part à la redécouverte de sa propre identité culturelle et religieuse. C'est ce que remarque Houari Touati : « *Au lieu de relever d'une herméneutique de l'autre⁸, ils ressortiraient plutôt à une construction exégétique du même* »⁹. Au début du IX^e siècle, le discours normatif sur le voyage a trouvé sa place dans des livres, du fait que le savoir véritable ne peut être valable que par le côtoiement des maîtres. Ainsi, les traditionnistes parcourent *Dār al-islām*, en quête des *ḥadīths* ; propos du Prophète et ses traditions (*sīra*), pour édifier les chaînes de garants (*sanad*). À partir du X^e siècle, les linguistes et géographes, comme al-Muqaddasī, concourent à l'unification du territoire musulman par la pratique visuelle (*ʿiṣyān*), à l'encontre de l'oralité (*semāʿ*). Jusqu'à ce que le récit de voyage, la *Rihla* d'Ibn Ḡubāir, marque un tournant dans la tradition géographique ʿabbāsside. Différemment d'Ibn Ḥawqal, ou al-Muqaddasī, pour lesquels le déplacement ne figure pas dans la structure du récit, « *la rihla d'Ibn Ḡubāir systématise pour la première fois la relation fondamentale entre le temps vécu, l'espace parcouru et la consignation des choses vues dans l'ordre d'un itinéraire* »¹⁰.

Quant aux mystiques *sūfis*, ils parcourent le désert selon une théorie d'errance, enseignée par la *ṭarīqa*. Ils pratiquent la *siyāḥa*, l'« errance en quête de Dieu » ; telle que définie par Ibn Arabī, c'est : « *parcourir la terre pour pratiquer la méditation [iʿtibār] et se rapprocher de Dieu (...)* », et par l'*istibṣār*, qui est la recherche et l'exploration.

1.3- Textes religieux et jurisprudence

Les textes coraniques sont le fondement de la jurisprudence islamique : la *ṣarīʿa*. Selon laquelle, les juristes insistaient sur le caractère indivisible du *Dār al-Islām*, que ni les révoltes, ni les régimes politiques ne pouvaient mettre des frontières entre ses unités territoriales religieusement unies. Ibn al-Qayim définit : « *Dār al-Islām est celle qui est la propriété des Musulmans et gérée par les lois de l'Islam, et ce qui n'est pas administré par l'Islam, ne l'est pas un Dār al-Islām* »¹¹. En effet, Brauer relève que la position la plus adoptée des juristes et philologues, est celle d'al-Māwardī¹² qui a proclamé que c'est seulement où les terres islamiques sont divisées par une mer, que le royaume peut être conçu comme divisé en deux (ou plus) communautés politiques, dont les dirigeants sont indépendants les uns des autres, bien qu'ils doivent en fin de compte la soumission à l'Imām¹³. On y trouve, ainsi, une réponse à l'absence de frontières intérieures de l'empire de Islām.

⁸ Cf. Michel de Certeau, in. Haouari Touati, 2000.

⁹ Houari Touati, 2000, p. 11.

¹⁰ Emmanuelle Tixier du Mesnil, 2014, p. 166.

¹¹ Ibn al-Qayim, 1997, p. 728, le texte arabe est le suivant :

قال الجمهور: دار الإسلام هي التي نزلها المسلمون، وجرت عليها أحكام الإسلام، وما لم تجر أحكام الإسلام لم يكن دار إسلام وإن لاصقها.

¹² Cf. Al-Māwardī, *Kitāb al-aḥkām al-sultāniya*, p. 227-240.

¹³ Cf. W. Ralph Brauer, 1995, p. 40.



En plus, l'unicité divine est le roc fondateur de l'Islām ; selon cette forte idée d'unité, il faut maintenir la cohésion de l'*Umma* ; où la communauté des croyants est une prescription disciplinaire centrale. Dans le Coran¹⁴, la sourate III, 'Āl-Imrān, le verset (103) dit : « Attachez-vous tous au pacte de Dieu ; ne vous divisez pas ; souvenez-vous les bienfaits de Dieu ; Dieu a établi la concorde en vos cœurs ; vous êtes, par sa grâce, devenus frères alors que vous étiez des ennemis les uns pour les autres. Vous étiez au bord d'un abîme de feu et il vous a sauvés »¹⁵. Encore, dans la même sourate, le verset (110) dit : « Vous formez la meilleure Communauté suscitée pour les hommes : vous ordonnez ce qui est convenable, vous interdisez ce qui est blâmable, vous croyez en Dieu »¹⁶. Louis Massignon souligne à plusieurs reprises l'aspect social et culturel de la notion d'*umma*. De façon plus précise, il la définit par : « tous les croyants qui prient tournés vers la Qibla (direction de la Mekke), qui désirent vivre ensemble, (...) ; qui reconnaissent les cinq devoirs d'obligation, (...) »¹⁷. À l'instar, W. R. Brauer partage le fondement religieux de cette unité : « La 'umma, la communauté des croyants, a été définie à l'origine dans des termes purement religieux comme cohérente et unie par sa croyance ; en ce sens tous les musulmans étaient frères, non séparés par aucune frontière intérieure dans Dār al-Islām »¹⁸. C'est uniquement avec l'éclipse du califat 'abbāsside, aux X^e et XI^e siècles, que cette perception a cédé la place à une période de décentralisation et de formation d'États séparés ; les Émirats.

L'Islām, la nouvelle religion, s'appuie sur le Coran, pour mener sa défense lors de son jeune âge, et ensuite par les conquêtes, lors de son expansion. Les versets coraniques encouragent à la guerre et élèvent les défenseurs et guerriers de la nouvelle religion, au grade des martyrs. Pour faire la guerre, la sourate Al-'Anfāl (VIII), littéralement le butin, le verset (60) instruit ce qui suit : « Préparez, pour lutter contre eux, tout ce que trouverez, de forces et de cavaleries, afin d'effrayer l'ennemi de Dieu et le vôtre et d'autres encore, que vous ne connaissez pas, en dehors de ceux-ci. mais que Dieu connaît »¹⁹. Il s'agit de rassembler « des chevaux en nombre suffisant », *ribāt al-ḥayl*, pour impressionner l'« ennemi de Dieu » et le vôtre²⁰. Les soldats mènent leurs raids au nom d'Allah, *mujāhid fī sabīl Allāh*. Le paradis leur est promis lors de la mort au combat : *al-ṣahāda* ; le verset (169) de la sourate (III), fut le plus célèbre : « mais seulement sur le chemin de la Géhenne. Ils y demeureront, à tout jamais immortels : voilà qui est facile pour Dieu »^{21 22}.

¹⁴ Le Coran, 1967.

¹⁵ Al-Qur'ān, le verset en arabe :

واعتصموا بحبل الله جميعا ولا تفرقوا. وأذكروا نعمت الله عليكم إذ كنتم أعداء فألف بين قلوبكم فأصبحتم بنعمته إخوانا وكنتم على شفا حفرة من النار فأنقذكم منها. كذلك يبين الله لكم آياته لعلكم تهتدون.

¹⁶ Al-Qur'ān, le verset en arabe :

كنتم خير أمة أخرجت للناس تأمرون بالمعروف وتنهون عن المنكر وتؤمنون بالله

¹⁷ Louis Massignon, 1929, p. 51.

¹⁸ W. Ralph Brauer, 1995, p. 40, traduction de l'auteure.

¹⁹ Al-Qur'ān, le verset en arabe :

وأعدوا لهم ما استطعتم من قوة ومن رباط الخيل ترهبون به عدو الله وعدوكم وآخرين من دونهم لا تعلمونهم الله يعلمهم.

²⁰ Il s'agit d'une pratique usuelle de défiler en armes devant l'ennemi aux *tugūr*, notamment celui de Ṭarsūs, cf. Ibn al-ʿAdīm, 1988, p. 187, le texte arabe est le suivant :

زينة الإسلام ثلاثة (...), ويوم العيد بطرسوس، لأنها ثغر وأهلها يتزينون ويخرجون بالأسلحة الكثيرة المليحة والخيل الحسان، ليصل الخبر إلى الكفار فلا يرغبون في قتالهم.

²¹ Le Coran, traduction par Denise Masson, 1967, Gallimard, Paris.

²² Al-Qur'ān, le verset en arabe :

ولا تحسبن الذين قُتلوا في سبيل الله أمواتا بل أحياء عند ربهم يرزقون.



Le *ribāṭ* est lié à la guerre dès l'époque tribale, en tant que verbe d'action. Étant une tradition et une pratique d'usage ; il est cité dans le Coran. Dans la sourate III, au verset (200) : « *Ô vous qui croyez ! Soyez patients ! Encouragez-vous mutuellement à la patience ! Soyez fermes ! Craignez Dieu ! Peut-être serez-vous heureux* »^{23 24}. Selon Jacqueline Chabbi, « il s'agit de « se montrer ferme en soi-même » (*aṣbirū*), de « tenir face à l'adversaire » (*ṣābirū*), et de « faire le *ribāṭ* » »²⁵. En plus, « l'impératif *rābiṭū*, qui signifierait, en contexte, le fait de prendre les dispositions qui consistent, à « rassembler les juments pour montrer qu'on est prêt à combattre » »²⁶. Elle précise qu'il ne s'agit pas évidemment « d'aller sur la frontière » ; signification qui ne peut, selon elle, intervenir que plus tard, c'est-à-dire à l'époque des conquêtes, ou à celle, qui lui est consécutive, de la guerre de position qui va opposer, plusieurs siècles durant, le califat musulman à ses adversaires byzantins »²⁷.

Ainsi, l'Islām a conquis plusieurs terres, et l'étendue de sa *mamlaka* s'agrandit de jour en jour. Les terres, récemment conquises (*maftūḥa*), sont les nouvelles frontières extérieures du *Dār al-Islām*, comme dernières terres ajoutées à son territoire. Elles sont non définitives, donc provisoires, car l'expansion est en avancée ; des nouvelles terres s'ajoutent continuellement. C'est pour cette raison, que les frontières n'étaient pas possibles, ou du moins dans leur aspect usuel, de forteresses et murailles solides et fixes ; face à un territoire dynamique, menant les Arabes à développer des dispositifs appropriés, et en cohérence avec leur philosophie de l'unité et de l'indivisible. David Do Paço nuance cette confirmation : « En effet, le *Dār al-islām* est pluriconfessionnel. Il est composé de l'*Ummā* et des *dhimmī*, c'est-à-dire étymologiquement des « protégés » »²⁸, auxquels est appliqué un montant d'impôt spécial, la *ḡiziya*. Par ailleurs, Brauer explique l'absence du concept de frontière, dans une liaison avec le mode d'impôts : *al-ḥarāḡ*. Il l'explique par l'absence, ou la rareté d'usage, du concept d'aire dans la géographie musulmane. Ce concept n'aurait pas pu être réalisable, vu la manière dont la propriété foncière et les opérations fiscales ont été conçues par le *ḥarāḡ*^{29 30} ; tributaire de la qualité de la terre, du type de plantations et des modes d'irrigation.

D'autre part, avec les Conquêtes (*Futūḥ*) des musulmans, au temps de 'Umar Ibn al-Ḥatāb (vers 17H/ 638), ont apparu les razzias de *sawā'if* et *ṣatāwī*, (conquêtes califales respectivement en été et en hiver). Les conquêtes arabes ont instauré *al-ḡanīma*³¹ (*pl. ḡanā'im*) ; butins de guerre à partager entre combattants après avoir retiré le cinquième pour la recette des finances des musulmans (*Dār māl al-muslimīne*). De l'autre, les terres conquises deviennent une source considérable d'argent pour le califat islamique ; un montant en dinar est appliqué à chaque

²³ Le Coran, traduction par Denise Masson, 1967, Gallimard, Paris.

²⁴ *Al-Qur'ān*, le verset en arabe :

يَا أَيُّهَا الَّذِينَ آمَنُوا إِصْبِرُوا وَصَابِرُوا وَرَابِطُوا وَاتَّقُوا اللَّهَ لَعَلَّكُمْ تُفْلِحُونَ.

²⁵ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 511.

²⁶ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 511.

²⁷ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 511-512.

²⁸ David Do Paço et al, 2010, p. 207.

²⁹ W. Ralph Brauer, 1995, p. 37.

³⁰ W. Ralph Brauer reconnaît trois modèles fiscaux ; celui prévalant dans l'empire sassanide, dans l'Empire byzantin, et en Égypte. Tous les trois peuvent être réduits à un dénominateur commun avec le système fiscal romain « *iugatio-capitatio* », entrepris sous l'empereur Dioclétien.

³¹ Le butin, *al-ḡanīma*, n'est pas une invention islamique. Les Arabes à l'époque antéislamique (*al-ḡāhiliyya*), pratiquaient les razzias et retiraient le quart pour les chefs de tribus. Cf. Abū 'Alī ben Muḥamed al-Marzūqī al-Aṣfahānī, 1996, *Al-Azmina w al-Amkina*, Dar al-Kutub al-'ilmiia, Beyrouth, p. 515-516.



ğrīb³². Depuis que ʿUmar bin al-Ḥaṭāb a envoyé ʿUthman bin Ḥanif, pour faire l'état des lieux (*al-misāḥa*) du Sawād³³, "terres noires" fertiles du delta Euphrate-Tigre, nouvellement conquise³⁴. L'argent du *ḥarāğ* est collecté, entre autres, des *tuğūr* ; Qudāma Ibn Jaʿfar, dans son livre *Kitāb al-Ḥarāğ*, énumère le produit de l'impôt pour chaque *tağr*. Les *tuğūr aš-šāmīa*, (de Syrie) ont un produit d'impôt annuel de 100 000 dinars, ceux d'*al-ğazria* en plus de *tağr* Maṭīa, leur produit est de 70 000 dinars. Pour l'état économique des *ʿawāšim*, il semble avoir été assez prospère à l'époque ʿabbāside ; le produit de l'impôt du *ğund* de Qinnasrīn et des *ʿawāšim* réunis était de 400 000 dinars selon Ibn Ḥurraḍāḍbih et de 360 000 selon Qudāma. À part ces allégeances appliquées du *ḥarāğ* et de la *ğiziya* ; la charité, la *ṣadaqa* est donnée pour supporter et financer le *ribāṭ* et le *ğihād*.

1.4-La géographie arabe

D'abord, Miquel précise que la géographie arabe a rompu avec celle ptoléméenne : « *Le premier, Iṣṭaḥrī, (...), il répudie, comme son prédécesseur, la division grecque en sept climats longitudinaux au profit de vingt entités territoriales, (...)* »³⁵. Emmanuelle Tixier du Mesnil partage le même avis : « Au X^e siècle, grâce à Balḥī notamment puis à d'illustres géographes comme Muqaddasī ou Ibn Ḥawqal, la division du monde en sept climats a été relativement éclipsée ; la géographie se proposait désormais d'étudier avant tout le *dār al-islām* et ses différentes provinces (au nombre de quatorze ou vingt, selon les auteurs) »³⁶.

Selon Miquel, la géographie arabe annonce l'« avènement d'une véritable géographie humaine », avec le genre des *Masālik*³⁷ *wa l-mamālik* (Livre des Routes et des Royaumes). En cartographie, la *mamlaka d'al-Islām* fournit « la trame, à peu près exclusive, des *masālik* ». Il précise que sur le plan politique, d'autres trames sont en jeu ; Iṣṭaḥrī libère les provinces de la tutelle politique contrairement à Balḥī. C'est ce qui devient connu par l'école des géographes du *Dār al-Islām*, ou « l'école d'al-Balḥī » ; par son « Atlas de l'Islām » et ses filleuls, jusqu'à la mappemonde diverse d'al-Idrīsī³⁸. C'est ce qui montre la façon avec laquelle la terre des musulmans a été considérée et représentée. Au début, exégétique de soi-même et de son domaine « la mamlaka » ; ensuite du monde au-delà de ses frontières. En revanche, Brauer mentionne l'absence des frontières, lors de sa traduction du livre *Nuzhat al-muštāq fi ihtirāq al-ʿĀfāq*, connu aussi par le *Livre de Roger*³⁹, d'al-Idrīsī, il dit : « *Je n'ai pas réussi à en rencontrer de frontières entre les diverses unités politiques ou ethnographiques, que ce soit dans le texte de cette œuvre ou les cartes qui l'accompagnent* »⁴⁰.

³² Le *Grīb* est la surface de la terre de longueur 60 coudes (*dirāʿ*) et de même pour la largeur ; elle est de 360 coudes.

³³ « Le pays noir » est le plus ancien nom arabe de la plaine d'alluvions du Tigre et de l'Euphrate.

³⁴ Qudāma Ibn Jaʿfar, 1981, p. 221, le texte arabe est le suivant :

وقد كان عثمان بن حنيف لما بعثه عمر بن الخطاب لمساحة السواد وضع على جريب الكرم والشجر عشرة دراهم، وعلى جريب النخل خمسة دراهم، وعلى جريب القصب وهو الرطبة ستة دراهم، وعلى جريب البر أربعة دراهم، وعلى جريب الشعير درهمين، وفي رواية بعض الناس أكثر.

³⁵ André Miquel, 1967, p. 272.

³⁶ Emmanuelle Tixier du Mesnil, 2014, p. 168.

³⁷ Routes sûres, balisées et fréquentées.

³⁸ Cf. Francisco Franco Sánchez, 2013, « Les deux chemins opposés de la cartographie arabo-islamique médiévale : la mappemonde « islamique » (« l'école d'al-Balḥī », X^e siècle) ou le monde en sa diversité (al-Šarīf al-Idrīsī, XII^e siècle) », in *Parcourir le monde. Voyages d'Orient*, Publications de l'École nationale des chartes, Paris, p. 29-49.

³⁹ À la demande du Roi Roger II de Sicile.

⁴⁰ W. Ralph Brauer, 1995, p. 1, traduction de l'auteure, le texte anglais est le suivant :

"I failed to encounter any boundaries between various political or ethnographic either the text of this work or the maps accompanying it".

Par opposition, comme le mentionne A. Miquel, al-Muqaddasî « définit sans doute l'iqlîm (province) comme le pays ressortissant à un même pouvoir, dynastique ou préfectoral, mais en même temps souligne bien, le cas échéant, les écarts qui peuvent séparer, ici ou là, les frontières politiques et les limites naturelles »⁴¹. Tandis que, pour H. Touati, une seule délimitation peut être faite, celle entre les terres de l'Islâm et les pays païens ; « En se déplaçant à travers cet espace politico-religieux, le géographe, qui est aussi un grand voyageur, l'a arpenté comme un espace unifié tenant d'abord son unité de sa qualité d'espace de croyance. Ainsi, lorsqu'il délimite les frontières orientales de la mamlaka, il décrit le Sind et le Khurâsân comme une limite avec « les pays de l'Impiété », desquels on ne saura naturellement rien »⁴².

Les limites naturelles sont appelées *ḥudūd* dans la géographie islamique. Sur le terme *ḥadd* mentionne W. Ralph Brauer : « Ainsi nous le trouvons appliqué non seulement aux pays, mais aussi aux villes, au domaine de l'Islâm, à la terre par opposition à la fin d'une chaîne de montagnes, ou au grand désert et autres »⁴³. Dans son sens politique, *ḥadd* était fréquemment utilisé par Ibn Ḥawqal, (Voir Fig. 1) et al-Istahrî, mais aussi par al-Idrîsî dans la description des confins de régions spécifiques dans le domaine de l'Empire islamique.

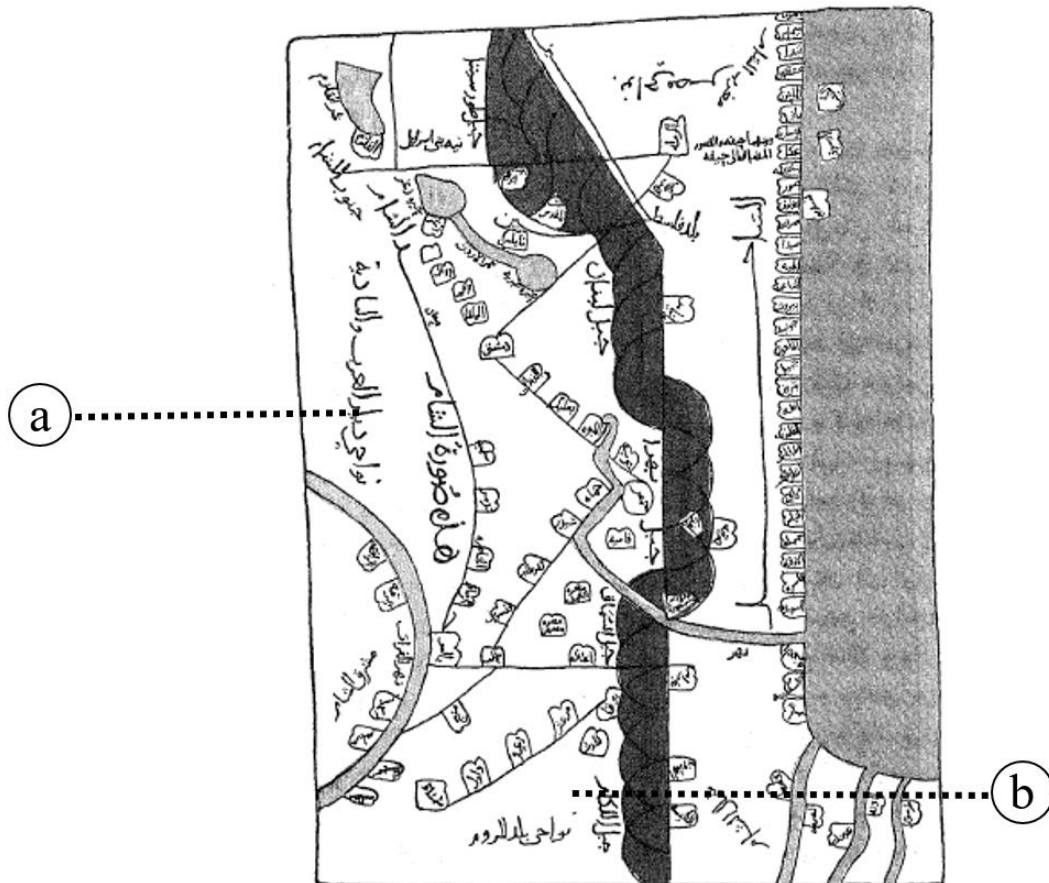


Fig. 1. *Šûrat Al-Šām*, désignation des *Ḥudūd*. Légende : a. *Ḥadd al-Šām* ; b. *ḡabal al-Lukām* (Mont-Liban). Source : Ibn Ḥawqal, 1992, p. 155.

⁴¹ André Miquel, 1967, p. 293.

⁴² Houari Touati, 2000, p. 304.

⁴³ W. Ralph Brauer, 1995, p. 12, traduction de l'auteure, le texte anglais est le suivant :

Thus we find it applied not only to countries, but also to cities, to the domain of Islâm, to land as opposed to the sea, to the end of a mountain range, or to the great desert and others.

Contrairement, la région des *tuḡūr* qui est diversifiée géographiquement avec l'existence des chaînes montagneuses, des plaines côtières, des rivières et des lacs. Des fleuves comme nahr *sīhān*, nahr *ḡihān* près de Tarsus, encore le célèbre nahr *al-lāmis*, ou Lamos, en plus du lac d'Antioche. Les Arabes font des conquêtes, *razzias*, en territoire byzantin, au-delà de l'Amanus, appelé *al-Lukām* et du Taurus. D'ailleurs, Qudāma parle de cette montagne, comme (*ḥadd*)⁴⁴ ; où le Taurus (central, anti-taurus, et oriental) commence de La Mecque, jusqu'à arriver en Syrie, et puis à *Himṣ*, en bordant le côté sud-est de l'Anatolie. Quant à Ibn Ḥawqal, il reconnaît la séparation par *al-Lukām* entre les deux *tuḡūr* de Syrie et d'al-Gazīra⁴⁵. À l'instar, C. E. Bosworth reconnaît la liaison entre les invasions arabes sur les byzantins et le nouveau rôle stratégique de la montagne du Taurus⁴⁶. J. Chabbi parle de « la marche cilicienne, au pied des pyles du Taurus, dans la zone dite des *thughūr* »⁴⁷.

En plus, les frontières peuvent imiter la nature, ou être artificielles. D'antan, le recours à l'emploi des fossés, *ḥandāq* ; lors de la « bataille des tranchées », *Ġazwat al-ḥandāq*, une des épisodes de la guerre à La Mecque. Aussi, *Ṭarsūs* a un fossé⁴⁸ et deux *limes*, il y a *ḥandāq al-Rūm* à Alep, il est repris par al-*Zāher* et renforcé en profondeur en l'entourant d'un *limes*⁴⁹.

2-Limites et frontières : De l'Asie Mineure à Qāirawān

Pour les frontières extérieures, celles qui sont à la périphérie de l'Empire ; là où la terre musulmane était contiguë à celle des « incroyants ». Les frontières face au *Dār al-Ḥarb*, « domaine de la guerre » ; ceux sont la terre du *Ġihād* et de la guerre sainte⁵⁰. André Miquel distingue les contours frontaliers selon trois typologies ; d'abord la « frontière naturelle », c'est la frontière nettement marquée : le Sahara, ensuite la « frontière floue », celle du Caucase, où l'Islam y pénètre par place et, enfin la « frontière mobile », face à l'Espagne chrétienne et surtout à Byzance, où le va-et-vient règne. Pour la frontière en Asie centrale J. Chabbi soulève un problème historique, car la frontière, face aux Turcs⁵¹, est relativement stabilisée, au milieu du VIII^e siècle, et apaisée au cours du X^e siècle. Cependant, les sources parlent de « terre de *ribāt* ».

⁴⁴ Qudāma Ibn Ja'far, 1981, p. 141, le texte arabe est le suivant :

وأما أروفي فحدها من جبال اللكام وما والاها ماداً إلى بحر أوقيانوس الشمالي، والحد الثاني، أوقيانوس الشمالي ذاهباً إلى نهاية العمارة من جهة المغرب والحد الثالث، أوقيانوس المغربي ذاهباً إلى بحر الروم وهو المشترك بين أروفي ولوبية. والحد الرابع، هو البحر الرومي من البحار إلى حد ما يلي لوبية ذاهباً حتى ينتهي إلى ساحل الشام في تمام الحد الأول حتى ينتهي إلى جبال اللكام.

⁴⁵ Ibn Ḥawqal, 1992, p. 154, le texte arabe est le suivant :

وبين ثغور الشام وثغور الجزيرة جبل اللكام وهو الفاصل بينهما وجبل اللكام جبل داخل في بلد الروم ومتصل بجميع جبال بلاد الروم.

⁴⁶ Clifford Edmund Bosworth, 1987, p. 120, le texte anglais est le suivant :

The Arab invasions were thus the stimulus for the new strategic role which the Taurus Mountains barrier was to play for the next four centuries in Muslim-Byzantine military and political relations.

⁴⁷ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 512.

⁴⁸ Abī 'Amr bin Abd Allah bin Ibrāhīm al-Ṭarsūsī, in 'Abās Iḥsān, 1988, p. 43, le texte arabe est le suivant :

مدّت طرسوس على سورين، في كل سور منهما خمسة أبواب حديد، فأبواب السور المحيط بها حديد ملبس، وأبواب السور المتصل بالخدق حديد مصمت.

⁴⁹ Ibn al-ʿAdīm, 1988, p. 54, le texte arabe est le suivant :

وإهتم الملك الظاهر أيضاً بتحرير خندق الروم، وهو من قلعة الشريف إلى الباب الذي يخرج منه إلى المقام، وبنى ذلك الباب ولم يتمه، فتم في أيام ولده الملك العزيز رحمه الله، ثم يستمر خندق الروم من ذلك المكان شرقاً، ثم يعود شمالاً إلى الباب الذي جدد أيضاً في أيام الملك العزيز لصيق الميدان، ويعرف بباب النيرب، ثم يأخذ شمالاً إلى أن يصل إلى باب القناة الذي يخرج منه إلى بانقوسا، وهو باب قديم، ثم يأخذ غرباً من شمالي الجبل إلى أن يتصل بخندق المدينة. وأمر الملك الظاهر برفع التراب والقائه على شفير هذا الخندق فيما يلي المدينة، فارتفع ذلك المكان وعلا، وسفح إلى الخندق، وبنى عليه سور من اللبن في أيام الملك العزيز محمد رحمه الله، وولاية الأتابك طغرل، وأمر الحجارون بقطع الأحجار من الحوارة من ذلك الخندق، فعمق واتسع وقويت به المدينة غاية القوة.

⁵⁰ Le terme de « la guerre sainte » et de son homologue arabo-islamique présumé, le *Ġihād*, a toujours été sensible. Cf. Flori Jean, 1997, « Croisade et *ghihad* », in *Le concile de Clermont de 1095 et l'appel à la croisade*. Actes du Colloque Universitaire International de Clermont-Ferrand (23-25 juin 1995), Rome, p. 267-285

⁵¹ Une tradition prophétique déconseille le combat avec les Turcs, le texte arabe est le suivant :

أتركوا الترك ما تركوكم.



Ibn Hawqal parle de plus de 10 000 *ribāṭs* en Asie centrale⁵², de la chance au *ḡihād* vu la proximité avec l'ennemi turc⁵³, et du *ṭagr* des Musulmans face aux Turcs.

Miquel repère les emplacements des différents *ribāṭs* : « monter la garde contre les incursions possibles de l'ennemi : *turc en Asie centrale, byzantin en Anatolie et sur les rivages de Tunisie, d'Égypte et de Syrie* »⁵⁴.

Sur les rivages de la Tunisie, Qairawān, première implantation fixe de l'Islām à l'Afrique septentrionale, a favorisé l'édification des premiers *ribāṭs*-édifices, de Sousse et Munastīr. À l'opposé, la frontière orientale a instauré le *ribāṭ comme -mulāzamat-al-ṭagr*.

C'est ainsi que se construit le corpus d'étude : entre la frontière orientale (*ribāṭ*-fonction) et la frontière occidentale (*ribāṭ*-édifice). Ce problème est fondamental pour Albrecht Noth, qui soulève ses doutes sur l'usage conventionnel du concept de *ribāṭ* entre la fonction du *murābiṭ* de garder la frontière, et l'édifice : « (...), nous devons penser que les sources arabes anciennes et médiévales semblent à peine connaître *ribāṭ* comme la base des gardes-frontière contre les païens, mais en tout cas elles donnent un indice sur l'hypothèse d'une coïncidence inconditionnelle de *ribāṭ* comme nom de l'agent et *ribāṭ* comme nom de lieu »⁵⁵. On retrouve la même idée chez J. Chabbi, sans faire référence à A. Noth ; elle distingue entre le *ribāṭ*-fonction et le *ribāṭ*-espace : « Cela ne suffit d'ailleurs pas à indiquer si c'est l'édifice en soi qui porte ce nom ou si c'est la fonction qu'on lui assigne qui lui donne »⁵⁶, dit-elle.

2.1-La frontière orientale

Parmi les fronts majeurs, la frontière arabo-byzantine, est la plus élaborée et la plus réputée. L'Empire de Constantinople est l'ennemi religieux privilégié du califat. Dans la Sourate (XXX) *Al-Rūm*, Les Romains, (pour désigner les Byzantins) ; les versets 1 et 2 disent : « Les Romains ont été vaincus dans le pays voisin ; mais après leur défaite, ils seront vainqueurs »^{57 58}. Dans cet article, la frontière orientale constitue le premier élément du corpus de cette étude. Elle est la frontière par « excellence », avec sa propre nomenclature, comme le souligne M. Bonner.

2.1.1- La littérature des *Ṭuḡūr*

La littérature de la frontière a été pieusement conservée avec tous les poncifs inhérents, comme le souligne J. Chabbi. Les deux ouvrages phares sont *Kitāb Buḡyat a ṭalab fī tāriḥ Ḥalab* d'Ibn al-ʿAdīm, et celui du Qāḍī Abī ʿAmr bin Abd Allah al-Ṭarsūsī intitulé *Syar al-ṭuḡūr*, restitué en

⁵² Ibn Hawqal, 1992, p. 386, le texte arabe est le suivant :

وترى الغالب على أهل الأموال بما وراء النهر صرف نفقاتهم إلى الرباطات وعمارة الطرق والوقوف على سبل الجهاد ووجه الخير وعقد القناطر إلا القليل من ذوي البطالة، وليس من بلد ولا منهل مطروق ولا قرية أهلة إلا وفيها من الرباطات ما يفضل عن ينزل به ممن يطرقه، وبلغني أن بما وراء النهر زيادة على عشرة آلاف رباط وفي كثير منها إذا نزل النازل أقيم علف دابته وطعامه إن احتاج إلى ذلك، وقلنا رأيت خانا أو طرف سكة أو محلة أو مجمع ناس إلى حائط بسمرقند يخلو من ماء مسبل بجمد.

⁵³ Ibn Hawqal, 1992, p. 387, le texte arabe est le suivant :

فأما بأسهم وشوكتهم فليس في الإسلام ناحية أكثر حظا في الجهاد منهم وذلك أن جميع حدود ما وراء النهر إلى دور الحرب أقرب ومن ذلك خوارزم إلى ناحية أسبيجاب فهم ثغر الترك الغزبية وأما أسبيجاب إلى أقصى فرغانة فنغر الخرخية ثم تطوف حدود ما وراء النهر من الشقنية وبلد الهند من حد ظهر الختل إلى حد الترك في ظهر فرغانة والمسلمون يقهرونهم وجميع من جاورهم بهذه النواحي ومستفيض أنه ليس للإسلام دار حرب هم أشد شوكة من الترك وهم ثغر للمسلمين في وجه الترك يمنعونهم من دار الإسلام ويصدونهم عن إنتهاكها.

⁵⁴ André Miquel, 1988, p. 23

⁵⁵ Albrecht Noth, 1966, p. 72, traduction de l'auteure.

⁵⁶ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 517-518.

⁵⁷ Le Coran, traduction par Denise Masson, 1967, Gallimard, Paris.

⁵⁸ *Al-Qur'ān*, les versets en arabe sont les suivants :

غُلبت الروم. في أدنى الأرض وهم من بعد غلبهم سيغلبون.

partie. Le Qādī al-Ṭarsūsī a habité le *ṭagr* de Ṭarsūs, son témoignage compte par sa description de la cité frontalière et de ses fortifications. Ibn al-ʿAdīm, comme al-Ṭarsūsī, mettent l'accent sur la grande valeur religieuse, « *faḍl* », du *ṭagr* de Ṭarsūs⁵⁹ par le *ḡihād* et la préférence de ses martyrs⁶⁰. Parmi les résidents du *ṭagr* les cheikhs « *al-masḡadīa* »⁶¹, tel que décrit par al-Ṭarsūsī comme étant des hommes de foi et de savoir, ne quittant leurs pratiques qu'à l'appel au *ḡihād*⁶². Une tradition prophétique a été enseignée soit pour encourager le *ḡihād*, soit pour honorer les *buldāns* (pays)⁶³. Ce récit distingue les habitants de la terre d'aš-Sām aux confins d'al-Ġazīra, comme étant des *murābiṭūne* ; où tout conquérant d'une de ses villes est en *ribāṭ* ; et tout conquérant d'un de ses *ṭugūr* est en *ḡihād*⁶⁴. On peut comprendre de ce sens sacralisant, l'implantation des *ṭugūr* et *ʿawāṣim* le long de ce front.

Le livre du Qādī al-Ṭarsūsī porte renseignements sur les fortifications de Tarsūs. On retrouve après la double muraille de Tarse, Dar 'Um al-Muqtadir⁶⁵, mentionnée comme la plus grande maison du *ṭagr* ; c'est d'elle qu'on part au *ḡihād*. Ensuite on retrouve la mention des fortins, *ḥuṣūn* du *ṭagr* ; ce sont *ḥuṣūn ʿaḡīf*, avec bastions (*abrāḡ*), et *ḥiṣn al-ḡuzete*. D'ailleurs, c'est ce que confirme J. Chabbi : « Il faut remarquer que, sur la frontière byzantine, il n'est jamais question d'un édifice qui serait nommé *ribāṭ*. Les fortifications portent différents noms, selon leur nature. Le mot *ḥiṣn* « forteresse », semble dominant »⁶⁶.

⁵⁹ Ibn al-ʿAdīm, 1988, p. 207, le texte arabe est le suivant :

لم يعرف الجهاد في ما مضى في شيء من أرض الثغور يعني طرسوس وأذنة وعين زربة، إنما كان حصن ثابت بن نصر بمدينة المصيصة في آخر أيام بني أمية وأول أيام بني العباس يخرج منه أربعمئة فارس صلحاء إذا قلبوا حوافر خيولهم لتتعل للغزو قلبوا بذلك قلوب بطارقة القسطنطينية خوفا منهم وجزا.

⁶⁰ Ibn al-ʿAdīm, 1988, p. 200, un exemple ci-après :

عن النبي صلى الله عليه وسلم قال: ستعمر مدينة بين سيحان وجيحان تسمى المنصورة، من دخلها من أمتي دخلها برحمة، ومن خرج عنها رغبة عنها خرج بسخطة، يبني مسجدها على روضة من رياض الجنة، يدعى مسجد النور، الصلاة فيه بألفي صلاة، النائم فيها كالصائم القائم في غيرها، المنفق فيها على عياله الدرهم بسبعمئة، طوبى للمجاهدين فيها، وطوبى لمن حشر منها، الميت فيها شهيد، وشهيدها يعدل عشرة من شهداء البحر.

⁶¹ Ibn al-ʿAdīm, 1988, p. 181, le texte arabe est le suivant :

ويفيض منه على الشيوخ المسجدية رسماً لا ينقطع عنهم في كل سنة عند قبض الأعشار من الغلات، لكل شيخ منهم ستة أمداء بالمدي الطغاني (...)

⁶² Abī ʿAmr bin ʿAbd Allah bin Ibrāhīm al-Ṭarsūsī, *Syar al-ṭugūr*, In ʿAbās Iḥsān, 1988, p. 42-43.

وفي هذا المسجد أقوام معروفون راتبون لا يقرأ عليهم، متوجهون إلى القبلة يصلون نافلة نهارهم أجمع إلا في الأوقات المنهي عن الصلاة فيها، لا يشغلهم عن ذلك إلا النداء بالنفير أو الغزو، أو تجديد أوتشيع جنازة من يموت من الصالحين، أو عيادة مريض من المجاهدين.

⁶³ Le récit existe dans les livres des vertus des pays. Cf. Abū al-Maʿālī al-Muṣref bin al-Murjā bin Ibrāhīm al-maqdassī, *Faḍā'il bayt al-Maqdis*, 2002, Dar al-Kutub al-ʿilmiia, Beyrouth.

⁶⁴ Le texte arabe est le suivant :

أهل الشام وأزواجهم وذرياتهم وعبيدهم وأمائهم إلى منتهى الجزيرة مرابطون في سبيل الله، فمن احتل مدينة من المدائن فهو في رباط، ومن احتل منها ثغر من الثغور فهو في جهاد.

⁶⁵ Abī ʿAmr bin ʿAbd Allah bin Ibrāhīm al-Ṭarsūsī, *Syar al-ṭugūr*, In ʿAbās Iḥsān, 1988, p. 45, le texte arabe est le suivant :

(فيما سبق: باب المسدود) وهو ما بين زاوية الحبالين وباب الجهاد عند آخر شارع النجارين، تتصل به الدار الكبيرة التي بنيت للسيدة أم المقتدر بالله رحمهما الله، وليس بطرسوس ولا بالثغر كله دار أكبر منها. ويرسم هذه الدار صناع معروفون من أهل سوق السلاح لتدبير جوانبها، ورم شعث سلاحها وجلاء دروعها وسيوفها، في كل سنة مرة أو مرتين، وكان يركب من هذه الدار إلى الجهاد في سبيل الله مائة وخمسون غلاماً بجنائبهم ومن ضامهم.

⁶⁶ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 513.



2.1.2- *Ṭuġūr* et *ʿAwāṣim*

Dans l'Encyclopédie de l'Islam (2), Clifford Edmund Bosworth définit *al-ṭuġūr* (pl. de *ṭaġr*) d'abord par un « trou, brèche, ouverture » ; il est aussi employé pour les points d'accès entre *Dār al-Islām* et *Dār al-Ḥarb*, et la limite entre les deux. Il précise : « On l'emploie plus spécifiquement au pluriel pour signifier les lignes de fortifications protégeant les ouvertures dans les frontières, comme celles de l'Anatolie du Sud-est, entre Arabes et Byzantins et pour les terres des marches d'al-Andalus entre les royaumes des Arabes et ceux des Chrétiens au Nord. Mais il est employé aussi parfois par les géographes et les historiens musulmans, à propos d'autres régions périphériques du monde musulman comme le Caucase, l'Asie centrale et l'*Afghānistān* oriental face aux divers peuples du Caucase, Turcs des steppes entre autres »⁶⁷. A. Miquel repère l'emplacement des *ṭuġūr* : face à Constantinople, en Asie Mineure, et au Nord de l'Espagne.

D'après J. D. Latham, le terme *ṭuġūr*, en plus de son sens général, a une signification spécifique applicable à ce que les historiens occidentaux de l'Espagne musulmane appellent couramment « les Marches ». Ainsi, les Hispano-Umayyades désignent trois zones majeures créées : la Marche supérieure, la Marche moyenne et la Marche inférieure. Des trois marches originales, la plus septentrionale, c'est-à-dire la plus éloignée de la Cordoue umayyade, était la Marche supérieure (*al-ṭaġr al-aʿlā*), et la Marche lointaine (*al-ṭaġr al-aqṣā*). La marche supérieure n'a jamais été une région limitée par des frontières nettement tracées. Au contraire, elle était, avec les autres *ṭuġūr* d'al-Andalus, plus qu'une entité variable, dont l'extension ou le rétrécissement suivaient les vicissitudes de la guerre entre les Musulmans et les Chrétiens.

Pour Marius Canard, *al-ʿAwāṣim*, (sing. *al-ʿāṣima*)⁶⁸, est le « nom d'une partie de la zone frontière qui s'étendait entre l'empire byzantin et l'empire des califes au Nord et au Nord-est de la Syrie. Les places avancées de cette zone sont appelées *al-Thughūr* ou places frontières proprement dites, celles qui étaient situées plus en arrière sont dites *al-ʿAwāṣim*, littéralement « les protectrices » »⁶⁹. Elles sont appelées « *ʿawāṣim* », car (i) selon Ibn Šaddād : « les habitants des places frontières (*ahl al-thughūr*) se protégeaient par elles quand un danger les menaçait de la part de l'ennemi » ; (ii) selon al-Qalqaṣandī : « parce qu'elles protégeaient de l'ennemi le territoire musulman qui était derrière elles (*dūnahā*), car elles étaient limitrophes du pays des Infidèles » ; (iii) Qudāma combine les deux fonctions de protection et de garnison, comme suit : « chacun d'eux a été appelé *ʿāṣim*, car il protège le *ṭaġr* et l'approvisionne en temps de mobilisation, puis les gens y viennent en renfort d'Antioche, al-Ġūma et Qūrus »⁷⁰. Pour Bonner : « *al-ʿawāṣim* ou « les protectrices », ainsi appelées parce que les guerriers y chercheraient refuge (*yaʿtaṣimūna ilayhā*) après leurs raids ou lorsqu'ils sont attaqués »⁷¹.

⁶⁷ Clifford Edmund Bosworth, 1995, p. 478.

⁶⁸ *Al-ʿāṣima*, ce mot n'existe pas dans le Lisān ; il s'agit plutôt d'une adaptation moderne du terme. Voir ici-même notes (6) et (70).

⁶⁹ Marius Canard, 1995, p. 783.

⁷⁰ Qudāma Ibn Jaʿfar, 1981, p. 186, le texte arabe est le suivant :

وإنما سمي كل واحد منهما عاصما لأنه يعصم الثغر ويمدّه في أوقات النفي، ثم ينفر إليه من أهل أنطاكية والجومة وقورس.

⁷¹ Michael Bonner, 1994, p. 17, traduction de l'auteur.

À part le désaccord sur la définition des *ʿAwāšim*, des géographes comme Ibn Ḥurradādhbih, Ibn Ḥawqal, Ibn Šaddād, Qudāma Ibn Jaʿfar, Yāqūt Al-Ḥamawī et bien d'autres, ne sont pas d'accord sur le nombre des localités qui en font partie⁷².

M. Bonner reconnaît l'apparition des *tuḡūr* et *ʿawāšim* selon un processus commençant à la fin de la période Umayyade et atteignant son résultat à l'époque du califat Hārūn al-Rašīd : « *La plupart des sources s'accordent à attribuer ce système des ʿAwāšim et Tuḡūr au califat de Hārūn al-Rašīd (170-193 / 786-809). Il peut être mieux de le considérer comme le résultat d'un long processus qui est décrit dans ce qui suit. C'est dans la dernière période Umayyade que les musulmans se sont installés dans la région qui est devenue par la suite connue sous le nom de ʿAwāšim et Tuḡūr* »⁷³. Les historiens arabes, plus tardifs, comme Al-Balādhurī et les géographes attribuent l'origine des *tuḡūr* et *ʿawāšim* à Hārūn al-Rašīd, qui en aurait confié la réalisation à des membres de la famille califale, comme ʿAbd al-Malik b. Šālih, et son propre fils al-Qāsim, dans l'intention d'associer, personnellement, la famille ʿabbāsīde au *ḡihād* contre Byzance. Il nomme son fils Al-Qāsim sur les *ʿawāšim* : « *Et cette année-là, [187] al-Rašīd envoya une expédition (saʿifa). Il l'a consacré à Dieu, en fait un sacrifice et un moyen [d'approcher Dieu], et l'a nommé gouverneur d'al-ʿAwāšim* »⁷⁴. Alors qu'Al-Bakrī attribue l'édification des *ʿawāšim* à Yazīd ibn Muʿāwīa⁷⁵.

2.1.3- Mise en position des *tuḡūr* et *ʿawāšim*

Qudāma Ibn Jaʿfar, dans son livre *Kitāb al-Ḥarāğ*, divise les *tuḡūr* selon leurs côtés face à l'ennemi. Il les classe ainsi en trois catégories⁷⁶ : terrestres, maritimes et combinés (terrestres-maritimes en même temps) ; dont il détaille avec grande précision⁷⁷.

Pour les *tuḡūr* terrestres, auxquels on s'y intéresse le plus, dans cet article, il les énumère comme suit :

⁷² Ibn Ḥurradādhbih y compte aussi al-Djūma, Būkā, Bālis et Rušāfat Hishām ; Ibn Ḥawqal : Bālis, Sandja, Samosate (Sumaysāt), Djisr Manbiğ. Ibn Šaddād nomme aussi Baghrās, Darbasāk, Artāb, Kaysūm, Tall Ḳabbāsin. Yāqūt y place encore d'autres localités.

⁷³ Michael Bonner, 1994, p. 18, traduction de l'auteure.

⁷⁴ Al-Ṭabarī, *Tārīḥ al-Ṭabarī*, p. 302, le texte arabe est le suivant :

وفيها أغزى الرشيد ابنه القاسم الصائفة، فوهبه لله، وجعله قربانا له ووسيلة، وولاه العواصم.

⁷⁵ Al-Bakrī, 2003, p. 32, le texte arabe est le suivant :

فلنرجع إلى ذكر المدن والكور بالعواصم وقنسرين المتصلة بأرض الجزيرة. وقد ذكرنا أنها كانت من أرض الجزيرة حتى جندھا يزيد بن معاوية في تجنيد الشام.

⁷⁶ Qudāma Ibn Jaʿfar, 1981, p. 185, le texte arabe est le suivant :

فنقول: إن هذه الثغور منها برية تلقاها بلاد العدو. وتقاربه من جهة البر، ومنها بحرية تلقاه وتواجهه من جهة البحر، ومنها ما يجتمع فيه الأمران وتقع المغازي من أهل في البر والبحر والثغور البحرية على الإطلاق بسواحل الشام ومصر كلها، والمجتمع فيه الأمران غزو البر والبحر.

⁷⁷ Qudāma Ibn Jaʿfar, 1981, p. 186-188, le texte arabe est le suivant :

الثغور المعروفة بالشامية، فلنبداً بذكرها وهي: طرسوس وأذنة، والمصيصة، وعين زربة، والكنيسة، والهارونية، وبياس، ونقابل، وارتفاعها نحو المائة ألف دينار -عواصم هذه الثغور، وما وراءها إلينا من بلدان الاسلام: أنطاكية والجومة وقورس.

ثم يلي هذه الثغور عن يمينها وجهة الشمال منها الثغور المعروفة بالجزرية. وأول ما يحاذ الثغور الشامية منها مرعش، يليه ثغر الحدث وثر كيسوم. ثم ثغر حصن منصور. ثم ثغر شميشاط (سميساط)، ثم ثغر ملطية. وهو الخارج في بلد العدو من جميع هذه الحصون، وكل واحد بينه وبين بلد العدو، درب وعقبة. وثر ملطية مع بلد العدو في بقعة وأرض واحدة، وكان يواجه هذه الثغور -وعواصم هذه الثغور دلوک ورعبان، ومنبج. يلي هذه الثغور عن يمينها أيضا وفي جهة الشمال، الثغور المسماة بالبكرية وهي: سميساط، وحاني، وملكين. وحصونها منها: جمح. ومنها حوران ومنها الكلس وغيرها. ثم ثغر قاليقلا في جهة الشمال عن هذه الثغور زيادة، الا انه كالمنفرد لما بينه وبينها من المسافة البعيدة، (...).

أما الثغور البحرية وهي سواحل جند حمص، أنطرسوس وبلنيس، واللاذقية، وجبله، والهرادة، وسواحل جند دمشق، عرقة، وطرابلس، وجبيل، وبيروت، وصيدا، وحصن الصرند، وعدنون. وسواحل جند الاردن، صور، وعكا، وبصور صناعة المراكب وسواحل جند فلسطين قيسارية، وأرسون، ويافا، وعسقلان، وغزة. وسواحل مصر، رفح، والفرما، والعريش.



- Les *tuğūr* aš-šāmīa, au nord de la Syrie, sont : Ṭarsūs, Aḏna, al-Mešīša, ^cAīn zerba, al-kanīsa, al-Hārūnīa, Bayās et Naqābules. Les ^cawāšim sont : Antākīa, al-Ġūma et Qūrus.
- Les *tuğūr* d'al-Ġazīa : Mar'īš, al-ḥadṭ, Kīsūm, ḥiṣn Manṣūr, Sumaysāt et Mālṭīa. Les ^cawāšim sont : Dulūk, Ra^cbān et Manbiğ.
- Les *tuğūr* al-bakrīa des Diyār Bakr : Smīsāt, Hānī et Malkī, ses fortins ḥusūn dont : Ġamḥ, Hūrān, Kils et autres, ensuite *tağr* Qālīqalā au nord, isolé et lointain.

En dépit du manque de précision, dans les différentes sources historiques, sur le rôle de Hārūn al-Rašīd, dans la réforme et la construction du système guerrier des musulmans, son apport fut incontestable. Selon al-Tabarī, en (170H), « *al-Rašīd détacha toutes les places frontières de la Djazīra et de Qinasrīn, et en fit un seul territoire et les appela al-^cawāšim* »⁷⁸. Selon Al-Balāḏurī c'est : « *Lorsque le commandant des fidèles al-Rašīd, Hārūn b. al-Mahdī, devenu calife, il a détaché Qinasrīn et ses districts (kuwar) et en a fait un seul jund. Il a également détaché Manbiğ, Dulūk, Ra^cban, Qūrus, Antioche et Tīzīn, et les a appelés al-^cawāšim, parce que les musulmans se réfugient en elles, et qu'elles leur fournissent refuge et protection lorsqu'ils partent dans leurs raids et sortent du *tağr*. Il a fait de Manbiğ leur capitale (madina)* »⁷⁹. M. Bonner mentionne que la plupart des successeurs suivent la version d'al-Balāḏurī, selon laquelle les ^cawāšim ne sont tirées que de l'ancien *Ġund Qinasrīn*, tandis que les positions de la première ligne sont les *tuğūr*. Quant à lui, il favorise la version d'al-Ṭabarī considérant les ^cawāšim, au moins au début, tous les bastions frontaliers, y compris, mais sans s'y limiter, ceux de *Jund Qinasrīn*. Cependant, M. Canard, en reprenant la version d'al-Balāḏurī, qualifie la réorganisation faite par al-Rašīd de défensive : « *En 170/786, Hārūn al-Rašīd, plus pour assurer la défense de la région frontière exposée aux attaques byzantines que dans un but offensif, car il organisa aussi défensivement la zone avancée, détacha du *djund* Qinnasrīn un certain nombre de places, Manbiğ, Dulūk, Ra^cbān, Qūrus, Antioche, Tīzīn, qu'il appela al-^cawāšim* »⁸⁰.

De l'autre côté de la frontière, l'organisation byzantine de la région frontalière ne manque pas de faire des ajustements par la création des clisures/*kleisoura* et des thèmes. Théophile, jurisconsulte byzantin du VI^e siècle, réorganisa les thèmes ; (i) soit par la subdivision d'un thème en plusieurs : « *En Anatolie ce furent le thème de Chaldia, détaché du thème des Arméniaques vers 837 (...) et le thème de Paphlagonie, (...). En même temps la création d'un thème à Kherson acheva de fortifier la position militaire de Byzance sur la mer Noire* »⁸¹ ; (ii) soit par le passage de clisure en thème : « *Un peu plus tard, des régions frontières du califat furent détachées des thèmes arméniaque et anatolique pour former les clisures de Charsianon, Cappadoce, Séleucie, destinées à devenir des thèmes* »⁸². À la mort de Théophile, l'Empire byzantin comptait 17 thèmes, dont 9 pour l'Orient et 8 pour l'Occident. Grâce à ces mesures de réorganisation de l'armée, de réformes du régime des thèmes, et l'adaptation de la tactique byzantine aux méthodes de combat des ennemis arabes ; l'Empire a connu de grandes victoires au X^e siècle. Nicéphore II Phocas conquiert définitivement Tarse (965)⁸³. En 966, il ravage la

⁷⁸ Al-Ṭabarī, 1967, p. 234, le texte arabe est le suivant :

وفيها (أي في سنة 170 هـ) عزل الرشيد الثغور كلها عن الجزيرة، وقسرين وجعلها حيزا واحدا وسميت العواصم.

⁷⁹ Al-Balāḏurī, 1987, p. 180, traduction de l'auteure, le texte arabe est le suivant :

وذكروا أن الجزيرة كانت إلى قسرين، فجندها عبد الملك بن مروان، أي أفردا فصار جندها يأخذون أطباعهم بها من خراجها، وأن محمد بن مروان كان سأل عبد الملك تجنيدها ففعل ولم تزل قسرين، وأنطاكية، ومنبج وذواتها جندا، فلما استخلف أمير المؤمنين الرشيد هارون بن المهدي أفرد قسرين بكونها فصر ذلك جندا واحدا، وأفرد منبج ودلوك ورعبان وقورس وأنطاكية وتيزين، وسميها العواصم، لأن المسلمين يعتصمون بها فتعصمهم وتمنعهم إذا انصرفوا من غزوهم، وخرجوا من الثغر وجعل مدينة العواصم منبج، (...).

⁸⁰ Marius Canard, 1995, p. 784.

⁸¹ Louis Bréhier, 1949, p. 358.

⁸² Louis Bréhier, 1949, p. 358.

⁸³ Marius Canard, 1953, p. 822.

Mésopotamie jusqu'à Nisibe, puis s'enfonce en Syrie, où il s'empare de la place forte d'Arta, entre Alep et Antioche.

Ainsi, on peut représenter la frontière arabo-byzantine des deux côtés (Voir Carte. 1).



Carte. 1. La frontière arabo-byzantine orientale (vers 960) : Ṭuġūr et ʿAwāšim.

Source : Carte de l'auteure. D'après Qudāma Ibn Jaʿfar, 1981. Fond de carte © 2007-2020 d-maps.com.

2.1.4- Analyse du modèle : [Ṭuġūr - ʿAwāšim]

M. Bonner détaille les composants de la frontière orientale ; les *ṭuġūr* comme « ligne allongée », derrière eux une pièce plutôt compacte les *ʿawāšim* : « Faisant face à l'ennemi directement le long d'une ligne, allant de Tarse en Cilicie vers le nord-est jusqu'à Qāliqāla (Erzurum), et au-delà, où se trouvaient les bastions constituant le district du *ṭuġūr*. Ce district divisé en deux sous-districts nommés ensuite, et considérés comme les appendices de plus grandes provinces derrière eux : les *ṭuġūr* de Syrie et de Ġazīra. Derrière ce district de première ligne allongée, se trouve un district de deuxième ligne, un morceau de territoire, plus compact, contenant les bastions connus sous le nom d'al-ʿAwāšim ou « les protectrices », (...) »⁸⁴. Il note une contradiction dans ce système : « alors que les deux sous-districts des Ṭuġūr sont liés par leur nom aux plus grandes provinces (Syrie et Ġazīra) derrière eux, ces « provinces-mères » sont

⁸⁴ Michael Bonner, 1994, p. 17, traduction de l'auteure.

également coupées de leur *tuğūr* par l'interposition des *ʿawāšim* »⁸⁵. À l'instar, Ibn Ḥawqal n'accepte pas cette distinction en liaison avec les deux districts, sinon tous les *tuğūr* derrière l'Euphrate seront ceux de la Syrie, admet-il. Selon lui, cette désignation correspond à la provenance des *murābitūne* qui s'y rendent dans ces *tuğūr* ; ils sont d'al-Ğazīra⁸⁶. Ainsi, il s'agit d'une seule frontière dédiée au *ribāṭ* et chargée de *murābitūne* face à l'ennemi byzantin. (Voir Fig. 2)

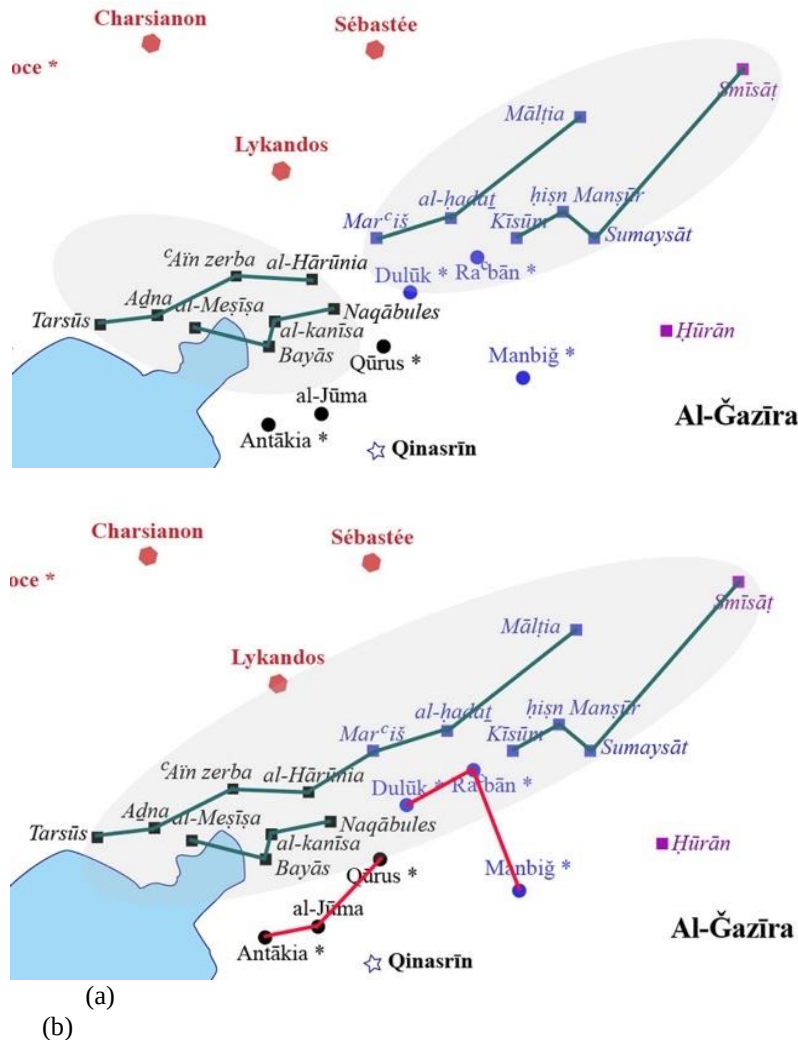


Fig. 2. Les *tuğūr* selon : (a). Qudāma Ibn Jaʿfar- Districts: Syrie et Ğazira ; (b). Ibn Ḥawqal - Origine des *Murābitūne*. Source : Dessin de l'auteure.

Dans la région frontalière arabo-byzantine, selon C.E. Bosworth « Ici, les *thughūr* étaient les premières lignes de forteresses d'une région appelée parfois *ḍawāḥī* ou *ḍawāḥī l-Rūm* « terres extérieures [du pays des Grecs] », formant une sorte de no-man's land ; derrière les *thughūr* s'étendait la ligne de forteresses des arrières, les *ʿawāšim* ou « [places-fortes] protectrices » »⁸⁷. Suivant un scénario principal d'assaut terrestre, on constate l'existence de plus d'une première ligne au niveau des *tuğūr* : c'est une ligne doublée, une épaisseur ; C.E. Bosworth parle de

⁸⁵ Michael Bonner, 1994, p. 17, traduction de l'auteure.

⁸⁶ Ibn Ḥawqal, 1992, p. 154, le texte arabe est le suivant :

قد جمعت الثغور إلى الشام وبعض الثغور كانت تعرف بثغور الشام وبعضها تعرف بثغور الجزيرة وكلها من الشام وذلك أن كلما كان وراء الفرات فمن الشام وإنما سمي من ملطيه إلى مرعش ثغور الجزيرة لأن أهل الجزيرة بها كانوا يرابطون ويغزون لا أنها من الجزيرة وأعمالها.

⁸⁷ Clifford Edmund Bosworth, 1995, p.479.

région. On peut soutenir cette deuxième ligne, surtout en se basant sur la tactique arabe de l'attaque et l'esquive, karr w farr ; ou d'embuscade, etc. C'est ce qui se confirme avec la troisième ligne des *ʿawāsim*, d'où l'épaisseur importante de cette ligne de front. En plus, selon Bonner, « al-*ʿawāsim* sont comprises comme une zone tampon entre le nord de la Syrie, et les *tuğūr* de Cilicie, allant d'Antioche à Manbiğ »⁸⁸. D'ailleurs Héraclius dépeuple ces villes, quand il s'est retiré de la Syrie ; les Byzantins ne laissèrent que des postes de garde (*masāliḥ*). C'est ce que reporte al-Balāḍurī, en parlant des *tuğūr* de la Syrie⁸⁹. Michel le Syrien, l'historographe syriaque, témoigne aussi que : « les Romains volèrent et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, ils dévastèrent eux-mêmes les pays plus que les *Ṭaiyayē*⁹⁰ ; ils s'en retirèrent et les abandonnèrent aux mains des *Ṭaiyayē* qui y régnèrent nouvellement »⁹¹. À propos de l'avancée sur cette zone tampon, al-Balāḍurī décrit « les *tuğūr* aš-šāmīa aux temps de ʿUmar et de ʿUṭmān, étaient de ce qui est derrière Antioche et à part elles, les villes dont al-Rašīd appela *ʿawāsim*, et où les musulmans conquièrent ce qui est en arrière d'elles, comme ils le font aujourd'hui de ce qui est derrière Tarsus, où il y avait entre l'Alexandrette et Tarsūs des fortins, *ḥuṣūn* et garnisons, *msāliḥ*, l-Rūm (Byzantins) desquels passent les musulmans aujourd'hui »⁹². De même, M. Canard remarque l'avancée des Arabes dans les terres byzantines : « À l'époque de ʿUmar et de ʿUṭmān, les places frontières musulmanes étaient celles qui devaient être appelées plus tard al-*ʿawāsim*, situées entre Antioche et Manbiḍj, tandis que celles qui devaient porter plus précisément le nom d'al-*Thughūr* étaient dans une sorte de no man's land, dans la vaste région s'étendant au Nord d'Antioche et d'Alep jusqu'à Tarse et au Tarsus, où les villes avaient été intentionnellement dépeuplées par Héraclius quand il s'est retiré de la Syrie (...) »⁹³. On peut représenter cette avancée importante des *tuğūr* et la disparition du no man's land de la frontière orientale, dans la figure ci-après (Fig. 3).

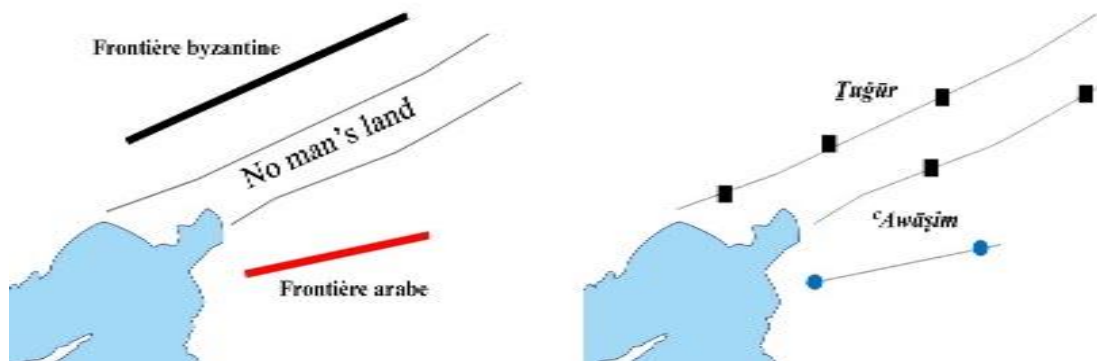


Fig. 3. Avancée des *tuğūr* sur le no man's land de la frontière orientale.

Source : Dessin de l'auteure. Fond de carte © 2007-2020 d-maps.com

⁸⁸ Michael Bonner, 1994, p. 17, traduction de l'auteure, le texte anglais est le suivant :

The *ʿawāsim* were most often understood to be a buffer zone between northern Syria and the Cilician *tuğūr*, extending from Antioch to Manbiğ.

⁸⁹ Al-Balāḍurī, 1987, p. 224, le texte arabe est le suivant :

وقد قيل إن هرقل أدخل أهل هذه المدن معه عند إنتقاله من أنطاكية لئلا يسير المسلمون في عمارة ما بين أنطاكية وبلاد الروم والله أعلم.

⁹⁰ Les Arabes.

⁹¹ Michel le Syrien, 1899-1904, p. 424.

⁹² Al-Balāḍurī, 1987, p. 223-224, le texte arabe est le suivant :

كانت ثغور المسلمين الشامية أيام عمر وعثمان "رضهما" وما بعد ذلك أنطاكية وغيرها من المدن التي سماها الرشيد عواصم، فكان المسلمون يغزون وراءها كغزوهم اليوم ما وراء طرسوس، وكان فيما بين الإسكندرونة وطرسوس حصون ومسالح للروم، كالحصون والمسالح التي يمر بها المسلمون اليوم. (...).

⁹³ Marius Canard, 1995, p. 784.



Du côté opposé de la frontière, Sophie Métivier confirme que les Byzantins ont procédé d'abord par un *no man's land* : « Quant aux Byzantins, soucieux de protéger le plateau central de l'Anatolie, ils auraient contribué dans un premier temps à la formation d'un *no man's land*, avant de procéder, à la fin du VIII^e et dans la première moitié du IX^e siècle, à la création de verrous frontaliers dans les régions du taurus et de l'Antitaurus, les clisures de Séleucie, de Cappadoce et de Charsianon, élevées ultérieurement au rang de thèmes »⁹⁴. Dans la seconde moitié du VII^e siècle, ce *no man's land* a connu un rétrécissement, ajoute-t-elle : « Ce « *no man's land* » byzantin, évoqué brièvement par les auteurs grecs, arabes et syriaques, commença à être réduit à cette date »⁹⁵. D'ailleurs, c'est ce que confirme C.E. Bosworth : « La zone ainsi créée devait être une sorte de cordon sanitaire, appelée en grec byzantin une *Kleisoura*⁹⁶ (...). Ces *Kleisoura* « clisures » étaient déjà connues dans l'empire byzantin avant le VII^e siècle, mais avaient été situés aux frontières de l'empire en Arménie, en Transcaucasie et en Égypte ; auparavant, il n'avait jamais été nécessaire de créer une telle zone le long du Taurus et d'y garnir des points fortifiés parce que la région avait été, avant les invasions arabes, bien à l'intérieur des frontières de l'empire »⁹⁸. Bosworth confirme le schéma de départ, sauf qu'il est inversé en faveur des Byzantins. Ainsi, la frontière connaît des tensions, on souligne, encore une fois, le gain de terre enregistré par les Arabes dans les terres byzantines, précisément à cette phase du conflit (VIII^e-IX^e siècles).

De tout ce qui précède, on n'est pas d'accord avec A. Miquel quand il parle des *tuğūr* et sa première ligne : « *en avant, face aux lignes ennemies, un no man's land* »⁹⁹, en privilégiant un schéma classique de front. On soutient la thèse de l'avancée des Arabes sur ce *no man's land* et la disparition de cette zone de neutralisation au profit de leur camp, c'est-à-dire par le reculement de cette zone à l'intérieur des terres du califat, et la progression des *tuğūr* en première ligne. Selon C.E. Bosworth, les historiens plus tardifs, comme al-Balādurī et les géographes, décrivent un « système binaire » : « la ligne extérieure des *thughūr*, offrant des bases pour mener des raids et tenter des conquêtes, et la ceinture intérieure de protection des *ʿawāšim* étant une zone de colonisation »¹⁰⁰.

Ainsi, on peut reconnaître la ceinture intérieure de protection comme un *no man's land* ou comme *ḍawāḥī al-ʿarab* (terre de colonisation et de peuplement) précisément entre les *tuğūr* et les *ʿawāšim*. (Voir Fig.4). Le système frontalier arabo-musulman est inversé par rapport aux schémas habituels classiques ; il refoule l'épaisseur dans sa marge intérieure et l'inclut dans sa frontière. Ce schéma affirme l'aspect offensif des incursions arabes en premier et deuxième lignes ; ou ce qu'on peut considérer comme une épaisseur, tandis que la défense est en troisième ligne.

⁹⁴ Sophie Métivier, 2008, p. 433-434.

⁹⁵ Sophie Métivier, 2008, p. 436.

⁹⁶ *Clausura* : un passage étroit utilisé pour le passage des armées.

⁹⁷ Rendue par Michel le Syrien, comme le nom d'une place, quand il décrit la nomination par Héraclius d'un certain général nommé Gregorius comme le défenseur de celle-ci.

⁹⁸ Clifford Edmund Bosworth, 1987, p. 119-120, traduction de l'auteur.

⁹⁹ André Miquel, 1988, p. 23.

¹⁰⁰ Clifford Edmund Bosworth, 1995, p.479.

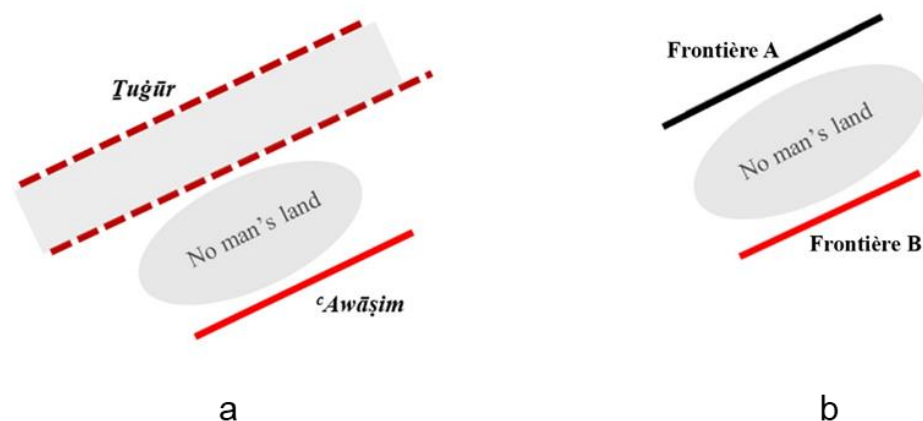


Fig. 4. Comparaison du modèle frontalier arabo-musulman (a) au modèle classique (b).

Source : Dessin de l'auteure.

Sur cette notion d'épaisseur, refoulée à l'arrière et appropriée ; on se réfère à H. Touati qui décrit cette ligne de front comme étant chargée de l'Islam orthodoxe et surtout non partagée ; « en tant qu'ulémas, (...), ils ont eu le sentiment d'œuvrer – au moins symboliquement – pour que la ligne de partage entre soi et les autres ne soit pas une ligne partagée, mais la frontière qui circonscrit le conformisme »¹⁰¹.

2.2- Frontière occidentale

2.2.1- Le *Ribāṭ*

D'après J. Chabbi, il n'est pas possible de proposer une définition univoque du terme *ribāṭ* ; le mot doit être constamment rapporté à sa chronologie et à son contexte car le sens a été très évolutif. La racine (r-b-t) regroupe à la fois les emplois coraniques (VIII-60), et ceux des premières périodes califales, elle précise : « À l'origine, ces emplois sont liés à la guerre tribale. Ils n'impliquent aucun type de construction, ni aucune fortification, mais seulement les apprêts que l'on fait en concentrant des montures, en vue d'un combat »¹⁰². La période postérieure aux conquêtes mène à l'installation du pouvoir musulman sur de nouveaux territoires et de passer à « une guerre de position, dans l'intervalle des offensives qui continuent d'être menées »¹⁰³. Avec la période des *Futūḥ*, des dispositifs de défense seront installés ou réutilisés (ouvrages antérieurs préexistants), en terre comme en mer. Cette installation face à l'ennemi se fera progressivement dès le califat de Médine, notamment le calife ʿUṭmān. Elle se poursuit, sous les Umayyades ; où le mot *ribāṭ* et les termes qui lui sont associés, vont s'appliquer à des objets nouveaux ; principalement des bâtiments. Cependant Chabbi reste sceptique, si c'est dans cette même période, ou c'est sous les ʿAbāssides, que le terme *ribāṭ* commence à être utilisé pour désigner un édifice fortifié. Ainsi, elle distingue les *ribāṭs* des établissements frontaliers : « Ces établissements collectifs pour mystiques (qui logent aussi les voyageurs) n'ont, en tout cas, aucun rapport avec les ouvrages fortifiés de la frontière qui, dans la représentation musulmane médiévale, à partir d'une certaine période, sont censés avoir accueilli les « combattants de la foi » »¹⁰⁴.

¹⁰¹ Houari Touati, 2000, p. 258.

¹⁰² Jacqueline Chabbi, 1995, p. 511.

¹⁰³ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 511.

¹⁰⁴ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 511.

Dans les sources exégétiques et la littérature des III^e/IX^e et IV^e/X^e siècles, le terme va connaître des ruptures importantes avec son ancien sens. Depuis, il aura le seul sens du « séjour durable sur la frontière » - *mulāzamat-al-ṭagr*¹⁰⁵ ; en faisant passer au second plan son sens initial de rassemblement de montures (*ribāṭ al-ḥayl*). Dans lesdites sources : « le terme va être associé à l'idéologie du *djihād*, telle qu'elle s'est développée, probablement seulement à partir de l'époque *abbāsside* »¹⁰⁶. Contrairement à M. Bonner qui considère que le *ḡihād* a commencé avec la période *abbāsside*¹⁰⁷, J. Chabbi ne souscrit pas à cette thèse. Elle s'y oppose selon deux points : (i) à cause de l'exagération de l'idéologie et de l'imaginaire collectif : « (...), même cette dernière considération, liée à une représentation du *djihād* – souvent tenue pour un fait d'évidence – doit être fortement nuancée. Elle pourrait relever, en grande partie, de l'idéologie et de l'imaginaire de la croyance, et non de l'événementialité historique directe »¹⁰⁸ ; (ii) à cause du manque d'idéalisation nécessaire pour justifier le *ḡihād* : « au début du III^e/IX^e siècle, l'idéalisation des figures de la frontière ne paraît pas encore très poussée. Ibn Sa'd, mort en 230/845, consacre, dans ses *ṭabaqāt*, une rubrique de 18 noms aux résidents de la frontière, *al-ʿawāṣim wa-l-ṭuḡhūr*. Les notices sont très brèves et pas du tout idéalisées »¹⁰⁹. Ainsi, J. Chabbi conclut sur l'importance de revenir avec plus de critique sur ces sources¹¹⁰ inscrites dans l'émergence de différents mouvements idéologiques du III^e/IX^e siècle, et devenant par la suite les poncifs de la littérature de la frontière, à partir des siècles suivants. Sans ce faire, la forte corrélation entre *ribāṭ* et *ḡihād* fut et reste très répandue. Chez Lucien Golvin, le *ribāṭ*, dans son sens élargi ou restreint (voir *infra*), correspond à « de fondations pieuses destinées à des combattants de la foi, des guerriers de la guerre sainte »¹¹¹ ; comme chez G. Marçais, pour lequel c'est « un genre d'établissement à la fois religieux et militaire qui semble assez spécifiquement musulman »¹¹², aussi pour A. Miquel qui le définit par un « couvent fortifié » ; M. Slimane Zbiss est du même avis : « Ces « *ribats* » seraient de simples citadelles, comme l'Antiquité et le Haut Moyen Âge en ont connues, sans cette particularité que leurs hôtes y venaient s'offrir pour la guerre sainte, le « *jihad* » et rechercher une fin enviée : la mort des martyrs pour la Foi. En attendant cette occasion on s'adonnait aux pratiques monastiques. Cette particularité assimile le « *ribat* » à un couvent fortifié de moines guerriers »¹¹³. De même pour Brauer, les *ribāṭs* sont des établissements fortifiés « quasi-monastiques », abritant ceux entièrement dévoués à remplir l'obligation religieuse du *ḡihād*.

Sur le plan de l'architecture, le terme connaît plusieurs variantes d'édifices ; de la simple tour de guet au fortin, à la forteresse, au caravansérail. À partir de l'obédience seldjoukide, dans la région orientale, les établissements pour *sūfis* sont nommés *ḥānḳāh* ou *ribāṭ*. En Égypte et en Syrie on utilise les deux termes en concomitance, avec celui de « *zawiya* ». Al-Maqrīzī,

¹⁰⁵ Ibn Manẓūr, 1942, p. 1561, le texte arabe est le suivant :

والرباط من الخيل: الخمسة فما فوقها. والرباط والمرابطة: ملازمة ثغر العدو، وأصله أن يربط كل واحد من الفريقين خيله، ثم صار لزوم الثغر رباطاً، وربما سميت الخيل أنفسها رباطاً.

¹⁰⁶ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 512.

¹⁰⁷ Cf. Michael Bonner, 1992, "Some Observations concerning the Early Development of Jihad on the Arab-Byzantine Frontier", in *Studia Islamica*, No. 75, p. 5-31

¹⁰⁸ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 511.

¹⁰⁹ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 515.

¹¹⁰ J. Chabbi les compare avec les sources les plus anciennes qui remontent au milieu du II^e/VIII^e siècle et qui sont en petit nombre, et conservées dans des ouvrages postérieurs.

¹¹¹ Lucien Golvin, 1969, p. 101.

¹¹² Jacqueline Chabbi, 1995.

¹¹³ Slimane-Mustapha Zbiss, 1954, p. 144.

énumère les *ribāts* d'Égypte¹¹⁴, qui sont au nombre de douze, dont un est réservé aux femmes et connu sous le nom d'al-baġdādia¹¹⁵. Il décrit aussi les *zāwias* et les *hānqāhs* séparément, ce qui mène à différencier les deux édifices. C'est uniquement à Baġdād¹¹⁶ que ces institutions portent seulement le nom de *ribāṭ*¹¹⁷, jusqu'au XIII^e siècle. Aussi un autre édifice est nommé *ribāṭ* en relation avec *al-barīd*, la poste. Qudāma mentionne les *masālik* et les *sikak* qui sont des maisons ou *ribāts* où demeurer¹¹⁸. Il cite pour une seule fois le *ribāṭ kumaġ* (*kumaḥ*)¹¹⁹ à Qāhistān. Pour Nasser Rabbat, il s'agit d'une dérivée d'un édifice préexistant la *hānqāh* : « *Les descriptions des wakfs de ribāts mamlūks, par exemple, montrent qu'ils étaient des variantes du khānkāh, si ce n'est que certains d'entre eux abritaient d'autres personnes que les Ṣūfīs* »¹²⁰. C'est au XII^e siècle, quand le *ġihād* passe du plan militaire au plan spirituel, que l'institution du *ribāṭ* prend un caractère religieux et mystique. En Iran, il devient un couvent, la *hānqāh* est édifée dans les faubourgs des villes. C'est ainsi que Nikita Elisséeff explique l'avènement des « *ribāts urbains* » ; les uns pour les hommes et d'autres pour les femmes¹²¹.

Par contre, J. Chabbi reconnaît qu'Ifrīqiya est le lieu fournissant la première réponse au *ribāṭ* comme édifice original, non comme ses variantes : « *Ifriqiya est réputée avoir fourni l'attestation la plus ancienne d'un établissement que l'on nomme ribāṭ. Les premières fondations remonteraient au premier demi-siècle de l'époque abbāside, peu avant l'époque du gouvernement héréditaire aġhlabide (qui est mis en place, à partir de 184/800)* »¹²².

En ce qui concerne la question de la datation des *ribāts*, J. Chabbi hésite de l'ancienneté la plus grande entre le *ribāṭ* de Munastīr et celui de Sousse. Tandis que les travaux d'Alexandre Lézine, entrepris depuis 1954, concluent à les dater : le *ribāṭ* de Munastīr en 796, celui de Sousse en 775. C'est ce qu'explique Lézine pour le *ribāṭ* de Sousse entrepris en deux temps ; l'édifice initial (775), ensuite des modifications (822), on cite : « *Par ailleurs la limite extrême à admettre pour la construction de l'édifice primitif semble être 775, date des monuments d'Asie Mineure possédant un dispositif de défense de l'entrée semblable à celui que nous avons ici. (...) Un gouverneur particulièrement marquant, Yazid Ben Hatim (771-788), présidait alors aux destinées de l'Ifrīqiya. C'est à lui que nous attribuerons le premier état du ribat. Ziyadet Allah a modifié le bâtiment en 822 (...)* »¹²³. À l'instar, Nasser Rabbat mentionne, à quelques

¹¹⁴ Al-Maqrīzī, 1997, p. 302-307.

¹¹⁵ Al-Maqrīzī, 1997, p. 303, le texte arabe est le suivant :

رباط البغدادية : هذا الرباط بداخل الدرب الأصفر تجاه خانقاه بيبس، حيث كان المتجر الذي ذكر عند ذكر القصر من هذا الكتاب، ومن الناس من يقول رواق البغدادية، وهذا الرباط بنته الست الجليلة تذكارياتي خاتون ابنة الملك الظاهر بيبس في سنة أربع وثمانين وستمائة، للشيخة الصالحة زينب ابنة أبي البركات، المعروفة ببنت البغدادية، فأنزلتها به ومعها النساء الخيرات، وما برح إلى وقتنا هذا يعرف سكانه من النساء بالخير، وله دائماً شيخه تعظ النساء وتذكرهن وتفقههن، وآخر من أدركنا فيه الشيخة الصالحة سيدة نساء زمانها أم زينب فاطمة بنت عباس البغدادية، توفيت في ذي الحجة سنة أربع عشرة وسبعمائة، وقد أنافت على الثمانين، وكانت فقيهة وافرة العلم، زاهدة قانعة باليسير.

¹¹⁶ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 521.

¹¹⁷ J. Chabbi explique le refus de l'emploi du terme *hānqāh* : il est doublement connoté par le mot persan et l'établissement iranien.

¹¹⁸ Qudāma Ibn Jaʿfar, 1981, p. 77, le texte arabe est le suivant :

يحتاج في البريد إلى ديوان يكون مفرداً به، وتكون الكتب المنفذة من جميع النواحي، مقصوداً بها صاحبه ليكون هو المنفذ لكل شيء منها إلى الموضع المرسوم بالنفوذ إليه، ويتولى عرض كتب، أصحاب البريد والخبار في جميع النواحي. على الخليفة، أو عمل جوامع لها، ويكون إليه النظر في أمر الفروانقين* (الحامل للخرائط)، والموقعين* (الذي يوقع على الاسكدار، وهو المكان المخصوص لحفظ الرسائل إذا مر به بوقت وروده وصدوره)، والمرتبين، في السكك* (المكان الذي يقيم فيه عمال البريد من رباط أو قبة، أو بيت أو نحو ذلك).

¹¹⁹ Qudāma Ibn Jaʿfar, 1981, p. 90.

¹²⁰ Nasser Rabbat, 1995, p. 523.

¹²¹ Nikita Elisséeff, 2019.

¹²² Jacqueline Chabbi, 1995, p. 519.

¹²³ Alexandre Lézine, 1954b, p. 141.

différence près, que le noyau du *ribāt* de Sousse date de la période (154-80/770-96) et que la dernière étape de sa construction est attribuée à l'amīr aġlabide Ziyādat Allah (201-23/817-38)¹²⁴. Il s'agit, d'après lui, d'un type de construction non militaire ayant existé depuis la plus ancienne époque islamique, comme *ḥān* ou caravansérail ; en reconnaissant une ressemblance architecturale, vu que « les *khāns* étaient eux-aussi fortifiés, et constituaient des périmètres bien gardés »¹²⁵.

Ibn Ḥawqal, dans son livre *Ṣūrat al-arḍ*, en décrivant Ifrīqiya, consacre aux *ribāts* de Sousse et de Munastīr quelques lignes ; dont J. Chabbi élogie la précision, et y repère trois emplois du terme. Le premier comme lieu ou édifice « un *ribāt* (un lieu de *ribāt*) où séjourne un nombre important de gens », « selon les jours et les périodes » (1) ; le second comme une épithète fonctionnelle de « *kaṣr ribāt* », une « forteresse ayant fonction de *ribāt* » (2) ; et le troisième comme un nom verbal « il y a au bord de la mer deux grandes forteresses », « pour le *ribāt* et la dévotion », « qui sont entretenues grâce au bénéfice de nombreux wakf en Ifrīqiya », « et par des aumônes qui viennent de partout »^{126 127} (3), (Voir Carte. 2.1). À l'opposé, dans les *ribāts* de Sicile, règne le vice, selon lui¹²⁸.



Carte. 2.1. La frontière arabo-byzantine occidentale : Qāirawān et les *ribāts* de Sousse et Munastīr.
Source : Carte de l'auteure. Fond de carte © 2007-2020 d-maps.com.

¹²⁴ Nasser Rabbat, 1995, p. 523.

¹²⁵ Nasser Rabbat, 1995, p. 523.

¹²⁶ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 519.

¹²⁷ Ibn Ḥawqal, 1992, p. 74-75, le texte arabe est le suivant :

وأما سوسة فمدينة بين الجزيرة والمهدية طيبة رفهة خصبة على نحر البحر، ولها سور حصين وماؤها معين، وبها مواجن قليلة وأعمال صالحة نبيلة، وفي أهلها دهقنة والغالب عليهم السلامة. وهي إحدى فُرُص البحر ولها أسواق حسنة وفنادق وحمائم طيبة، وهي من القيروان على مرحلة وكانت لها ضياع جمة ووجوه من الجبابة غزيرة، وغلّات واسعة ورباطات كثيرة. وبين المهدية وسوسة رباط يسكنه أمة من الناس على مر الأيام والساعات، يعرف بالمنستير ويقصده أهل إفريقية لوقت من السنة فيقيمون به أياما معلومة، (1) ويحضر بفاخر الأطعمة ونفيس المأكول ويقوم جمعهم به مدة ثم يتفرقون إلى أوطانهم وهو على نحر البحر. وبينه وبين المهدية أيضا قصر رباط (2) يعرف بشقائن دونه عندهم في المنزلة وهو حصين منبع، وبه أيضا أمة مقيمة على صيد السمك، وهما قصران عظيمان على حافة البحر للرباط والعبادة عليهما أوقاف كثيرة بإفريقية والصدقات تأتيهما من كل أرض (3).

¹²⁸ Ibn Ḥawqal, 1992, p. 116, le texte arabe est le suivant :

صقلية - وبها رباطات كثيرة على ساحل البحر مشحونة بالرياء والنفاق والبطالين والفساق متمردين شيوخ وأحداث أغثاء رثاء قد عملوا السجادات منتصبين لأخذ الصدقات وقذف المحصنات نغم منزلة وبلايا شاملة وحتوف مصبوبة منصوبة وأكثرهم بقودون ومنهم من لا يرى ذلك لشدة الرياء والسمعة.

Lucien Golvin renonce à donner au terme du *ribât* un sens limité et rigide ; il cherche à identifier les édifices en référence. Il fait recours à al-Bakrî, « le plus complet », dit-il. Pour Sousse, Al-Bakrî parle de *maḥris al-ribât*¹²⁹ ; c'est un refuge des pieux, à l'intérieur duquel, on trouve un autre *ḥiṣn*, dit *al-Qaṣba*. À Sfax, il parle de « quelques Ribât's situés sur le bord de la mer. Le plus célèbre de ces établissements est celui qui porte le nom de Mahrès-Botouïa... les autres Ribât's sont le Mahrès Habela, Abî al-Ghuṣan, le Mahrès Maqdamân, le Mahrès al-Lûza et le Mahrès al-Rîh'âna »^{130 131}. Avec les expressions (*maḥrès : ribât : ḥiṣn*) ; il est clair que le vocabulaire d'al-Bakrî connaît des lacunes. En parlant de Sfax, il ne donne pas au mot *maḥris* le sens qu'il lui avait donné en parlant de la ville de Sousse. Pour Sfax il confond les mots *maḥrès* et *ribât*. Al-Bakrî parle du *ribât* de Munastîr comme un *maḥris*¹³² de ceux de Sousse, c'est une grande forteresse, *al-qasr al-kabîr*, il est bâti par Herṭema bin 'Acyun en 180 H /796.

Aussi, il parle de *ribât* al-Munastîr comme un *ḥiṣn* ; à l'intérieur duquel il y a un *masḡid*. Au deuxième niveau ; un groupe des pieux et des *murābṭîn* se sont isolés des autres¹³³. Encore, il reporte que *ribât* al-Munastîr décrit comme un *qasr*¹³⁴, à l'intérieur duquel il y a un deuxième *ḥiṣn* avec beaucoup d'habitations et de *masāḡid* ; avec une mention particulière de « femmes *murābītāt* » (pratiquant le *ribât*)¹³⁵. Plus loin encore « *al-Monastir possède dans ses environs cinq maḥaris de grande solidité et habités par des gens dévots* »¹³⁶. Pour Munastîr, son *ribât* est un *maḥris* pour Sousse, au sens de « ville fortifiée », d'après Golvin. Il résout sur l'usage libre chez al-Bakrî des deux termes : « En résumé, nous pouvons affirmer que les termes Ribât' et Mahrès sont synonymes dans le vocabulaire de al-Bakrî et que ces mots, employés indifféremment désignent soit un bâtiment très précis, soit un quartier fortifié, voire une ville ou un port »¹³⁷. Golvin conclut que c'est suivant les circonstances présentes qu'il faut décider entre : (i) le « sens élargi » du quartier fortifié, ville fortifiée, port de guerre, ou (ii) le « sens restreint » du fortin, dans ce cas les *ribāts* peuvent être (ou devenir) des mosquées. Selon Al-Bakrî, Qairawān avait sept *maḥāris* : quatre à l'extérieur, et trois à l'intérieur¹³⁸.

¹²⁹ Al-Bakrî, 2003, p. 208, le texte arabe est le suivant :

وأخرج مدينة سوسة محارس وروابط ومجامع للصالحين، وداخلها محرس عظيم كالمدينة مسور بسور متقن يعرف بمحرس الرباط، وهو مأوى للأخيار والصالحين. داخله حصن ثان يسمى القصبّة، (...)

¹³⁰ Lucien Golvin, 1969, p. 98.

¹³¹ Al-Bakrî, 2003, p. 191-192, le texte arabe est le suivant :

ومنه إلى مدينة سفاقس وهي مدينة على البحر مسورة، ولها أسواق كثيرة ومساجد وجامع وسورها صخر وطوب ولها حمامات، وفنادق وبوادر عظيمة وقصور جمّة وحصون ورباطات على البحر، منها محرس بطوبة وهو أشرفها، وفيها منار مفرط الارتفاع يرقى إليه في مائة وست وستين درجة، ومحرس حبلّة ومحرس أبي الغصن ومحرس مقدمان ومحرس اللوزة ومحرس الريحانة.

¹³² Al-Bakrî, 2003, p. 209, le texte arabe est le suivant :

ومن محارس سوسة المذكورة محرس المنستير، الذي جاء فيه الأثر المتقدم الذكر. ويذكر أن الذي بنى القصر الكبير بالمنستير هو هرثمة بن أعين سنة ثمانين ومائة. وله في يوم عاشوراء موسم عظيم، ومجمع كثير.

¹³³ Al-Bakrî, 2003, p. 210, le texte arabe est le suivant :

وهو حصن عالي البناء متقن العمل. وفي الطبقة الثانية منه مسجد لا يخلو من شيخ فاضل، يكون مدار القوم عليه، وفيه جماعة من الصالحين والمرابطين، قد حبسوا أنفسهم فيه منفردين دون الأهل والعشائر.

¹³⁴ Al-Bakrî, 2003, p. 210, le texte arabe est le suivant :

وقال محمد بن يوسف : هو قصر كبير عال، داخله ربض واسع، وفي وسط الربض حصن ثان كبير كثير المساكن والمساجد. والقصاب العالية طبقات بعضها فوق بعض، (...).

¹³⁵ Al-Bakrî, 2003, p. 210, le texte arabe est le suivant :

(...) وفي القبلة منه صحن فسيح، فيه قباب عالية متقنة البناء، تنزل حولها النساء المرباطات تعرف بقباب جامع.

¹³⁶ Al-Bakrî, 2003, p. 210, le texte arabe est le suivant :

وبقرب المنستير ملاحاة عظيمة تشحن فيها السفن بالملح إلى البلاد، وبقربه محارس خمسة متقنة البناء معمورة بالصالحين.

¹³⁷ Lucien Golvin, 1969, p. 99.

¹³⁸ Al-Bakrî, 2003, p. 197, le texte arabe est le suivant :

À signaler qu'il existe deux approches du *ribāt*, suivant les deux courants de l'Isālm : le courant sunnite installe le *ḡihād*, alors que le courant chiite préfère le soufisme. Plus tard, 'Ubayd Allāh al-Mahdī, dit le chiite, érige Mahdia en 914, au sud-est de Qaīrawān. Il désarme les *ribāts* le long du Saḥel, par crainte de révolte contre son jeune Émirat.

2.2.2- Camp en position : Qaīrawān

Les auteurs arabes, comme Ibn Ḥaldūn, ont souligné la difficulté de l'islamisation de l'Afrique du Nord. Ils reconnaissent que la pénétration arabo-musulmane s'est effectuée au prix d'un long effort. Bien différente des conquêtes de l'Égypte, celle d'Ifrīqiya fut marquée de huit campagnes conduites par des chefs différents face à la lutte forte, notamment de la reine berbère Dihya, al-Kāhina. En dépit du caractère anachronique du récit d'Ibn 'Idārī al-Marrākuṣī, il relate l'histoire de la fondation de Qaīrawān¹³⁹. 'Uqba Ibn Nāfa^c arrive avec dix milles de ses hommes à Ifrīqiya, il l'ouvrit. En connaissant l'instabilité des gens du pays, une fois quittés à eux-mêmes, il décida de s'installer en permanence et de fonder un camp : « Qaīrawān ». Ses compagnons zélés lui demandent qu'il la rapproche de la mer pour rendre possible le *ḡihād* et le *ribāt*. Il leur répond qu'il craint qu'elle serait exposée au roi de Constantinople et prise soudainement. Il ordonne de l'éloigner de la mer dans le nécessaire, afin d'être en connaissance des raids d'attaque. Il ajoute que tant la distance entre elle et la mer ne permet pas de raccourcir la prière ; ils sont considérés comme des *murābiṭūne*.

C'est ce que confirme Slimane-Mustapha Zbiss, sur le nouveau camp fixe : « C'est pour conserver ces avantages, qu'il fut amené à tenir garnison dans le pays et à construire Kairouan »¹⁴⁰. Sur la distance, Jean Despois explique que : « Kairouan est, d'autre part, à 50 km de la Méditerranée. C'est qu'au moment où elle est fondée on peut toujours craindre que Byzance ne vienne au secours de sa province et elle ne débarque des troupes sur la côte, à Hadrumète (Sousse), (...) »¹⁴¹. Pour Qudāma Ibn Ja'far, Qaīrawān est un *ṭāger*, il la cite en parlant des *ṭuḡūr* de l'Occident musulman (*ṭuḡūr al-Ḡarb*) : « (...) la première Ifrīqiya, c'est la dite Qaīrawān, (...) en arrière d'Ifrīqiya c'est le pays de Tāhart, (...) derrière Tāhart, le pays des Mu'tazila et leur demeure est Tanger et ses environs, derrière cela le pays d'al-Andalus, (...) et sa maison est Cordoue et al-Andalus (...) »¹⁴².

D'ailleurs, Despois parle de Qaīrawān comme une terre avancée de l'Islam dans l'Occident : « Kairouan apparaît donc, dès le principe, comme un poste avancé, une place d'arme que l'on

وللقيروان من القديم سبعة محارس أربعة خارجها وثلاثة داخلها.

¹³⁹ Ibn 'Idārī al-Marrākuṣī, 2013, p. 44, le texte arabe est le suivant :

ووصل عقبة بن نافع الفهري إلى إفريقية في عشرة آلاف من المسلمين، فافتتحها، ودخلها، ووضع السيف في أهلها، فأفنى من بها من النصارى. ثم قال: إن إفريقية، إذا دخلها إمام، أجابوه إلى الإسلام؛ فإذا خرج منها، رجع من كان أجاب منهم لدين الله إلى الكفر، فأرى لكم، يا معشر المسلمين أن تتخذوا بها مدينة تكون عزا للإسلام إلى آخر الدهر. فإتفق الناس على ذلك، وأن يكون أهلها مرابطين؛ وقالوا: نقرب من البحر لئتم لنا الجهاد والرباط. فقال عقبة: إني أخاف أن يطرقها صاحب القسطنطينية بغتة، فيملكها. ولكن اجعلوا بينها وبين البحر ما لا يدركها صاحب البحر، إلا وقد علم به، وإذا كان بينها وبين البحر ما لا يوجب فيه التقصير للصلاة، فهم مرابطون.

¹⁴⁰ Slimane-Mustapha Zbiss, 1954, p. 144.

¹⁴¹ Jean Despois, 1930, p. 163.

¹⁴² Qudāma Ibn Ja'far, 1981, p. 200, traduction de l'auteure, le texte arabe est le suivant :

ثم نذكر بعد ذلك ثغور الغرب فنقول: إن أولها إفريقية وهي المسمى القبروان، ولم يزل مذ افتتح مدبراً من قبل ملك العراق بعد تولي بني مروان إلى أن تغلب عليه في هذا الوقت صاحب المغرب، وإستولى عليه وتعداه إلى برقة فنغلب عليه زيادة. فأما وراء إفريقية فبلاد تاهرت وبينها وبين إفريقية مسيرة ثلاثين يوماً، وهي في يد صاحب الإباضية، وهم ضرب من الخوارج، ووراء تاهرت مسيرة أربعة وعشرين يوماً بلاد المعتزلة وعليهم رئيس عادل وعدلهم فائض وسيرتهم حميدة، ودارهم طنجة ونواحيها والمستولي عليها في هذا الوقت، ولد محمد بن إدريس بن عبد الله بن حسن بن حسن بن عليهم السلام، وكان محمد ينزل مليلة وهي آخر مدائن طنجة، فمات بها فانتقل ولده إلى فاس، وهم بها إلى هذا الوقت، وراء ذلك بلاد الأندلس والمستولي عليها الأموي ومسكنه فيها في قرطبة والأندلس نهاية الغرب. وبها مجتمع البحرين الذين تقدم وصفنا لهما.



fortifiée en terre, et comme un magasin, un caravansérail où l'on met à l'abri le butin rassemblé »¹⁴³ ; c'est « un avant-poste des Arabes et de l'Islam en terre latine et chrétienne »¹⁴⁴. S.M. Zbiss mentionne que face aux Berbères, les Arabes ont élevé un limes, comme l'ont fait les Romains. Par contre, ils ont édifié les ribāts défensifs, et ensuite offensifs face aux chrétiens : « Par la suite, les incessants soulèvements berbères lui feront établir un limes dont les troupes arabes occuperont les citadelles. Mais, le péril le plus grand venant de la mer, c'est de ce côté surtout, qu'il faudra se défendre en raison des incursions répétées des chrétiens dont la ferme résolution d'occuper le pays ne se démentit jamais. C'est ainsi que naîtra le « ribât », forteresse maritime, ouvrage défensif dès l'abord, devenu offensif par la suite, lorsque, ayant acquis la maîtrise de la mer, les Musulmans s'en serviront comme bases d'embarquement, en particulier, pour conquérir et tenir en main la Sicile »¹⁴⁵.

En effet, le système de fortifications arabes à Ifrīqiya diffère de celui byzantin. Les Byzantins ont édifié de nombreux forts et châteaux, dont la plupart d'entre eux sont à l'intérieur du pays ; pour faire face aux tribus berbères. On remarque que Qaïrawān, différemment aux *tuḡūr et ʿawaṣim*, est un camp bilatéral pivotant par la double confrontation (Berbères et Chrétiens). D'un côté, elle a aussi servi de *taḡr* face aux Berbères en révoltes continues, du côté terrestre. On assimile cette disposition à celle de la frontière en Asie Centrale comme « frontière floue », telle que décrite par A. Miquel ; là où l'Islam s'infiltrait par place. Les Berbères convertis ne présentent plus un danger, encouragés par la possibilité de gouverner avec les Arabes musulmans (Ḥariġites), ils vont plutôt se tourner avec eux face aux Slaves, les *Ṣaqāliba*. Le fameux stratège militaire, Tarīq ibn Zīād, berbère d'origine, fut un exemple ; il dépassera le détroit de Gibraltar, conquiert la péninsule ibérique, et fondera al-Andalus.

De l'autre, les Arabes se sont tournés vers la menace chrétienne, lancée depuis la côte sicilienne. La politique de fortifications a atteint son paroxysme avec les Aġlabides, notamment sous le règne d'Abī Ibrahīm Aḥmed, dont Ibn Ḥaldūn reporte qu'il a ordonné de construire dix mille forteresses de pierres équipées de portes en fer. Un chiffre qui malgré son inexactitude, traduit l'énorme effort qui a été alloué pour protéger les côtes. Ainsi, la dynastie aġlabide a réussi à prendre la Sicile (831) comme l'explique Chabbi : « Les Aġlabides auraient continué cette politique en érigeant de nombreuses murailles et forteresses. À partir de 211/827 que se sont lancées les premières expéditions contre la Sicile dont Palerme, la capitale, Bālarṃ, est prise en 216/831 »¹⁴⁶.

Néji Jalloul parle du littoral de Qaïrawān : « Sāḥel al-Qaïrawān, qui comporte ce qui est connu après par les pays (*awṭān*) de Sousse, Munastīr, Mahdia et Sfax »¹⁴⁷. Il considère que l'édification est faite selon une liaison étroite, et une continuité entre Qaïrawān et son Sāḥel. Il ajoute, plus loin, que Sousse est « Tarsūs al-Maġreb »¹⁴⁸. Pour J. Depois : « (...) il était normal que les Arabes se tinssent à l'écart des collines, toutes coupées d'olivettes et parsemées de bourgs agricoles, qui constituaient le Sahel »¹⁴⁹.

On remarque que la disposition des *ribāts* s'articule entre les trois postes : Qaïrawān – Sousse – Munastīr ; selon la continuité territoriale, en se plaçant idéalement face à Sicile et avec une

¹⁴³ Jean Despois, 1930, p. 162-163.

¹⁴⁴ Jean Despois, 1930, p. 163.

¹⁴⁵ Slimane-Mustapha Zbiss, 1954, p. 144.

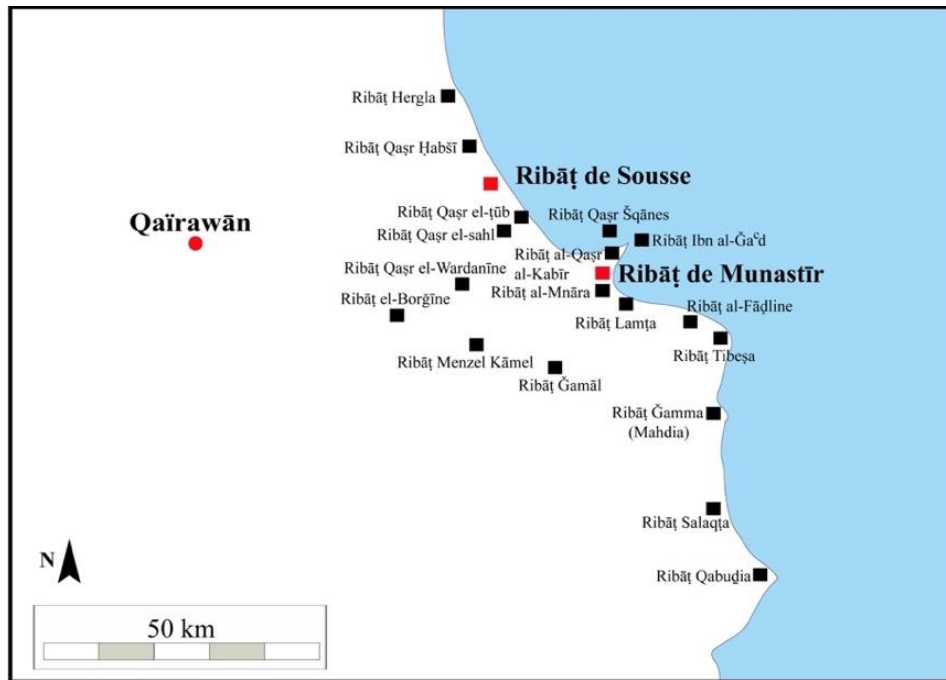
¹⁴⁶ Jacqueline Chabbi, 1995, p. 519.

¹⁴⁷ Néji Jalloul, 1998, p. 65, traduction de l'auteur.

¹⁴⁸ Néji Jalloul, 1998, p. 70.

¹⁴⁹ Jean Despois, 1930, p. 163.

concentration importante des *ribāṭs* dans cette partie. Ainsi, les *ribāṭs* se développent dans cette partie (Voir Carte. 2.2).



Carte. 2.2. Les *Ribāṭs* et Qāirawān à l'époque Aḡlabide. Source : Néji Jalloul, 1995, p.291. Reproduction de l'auteur. Fond de carte © 2007-2020 d-maps.com.

Enfin, on peut comparer les deux modèles : [*tuḡūr-cawāṣim*], au [Qāirawān-*ribāṭ*] (Fig. 5).

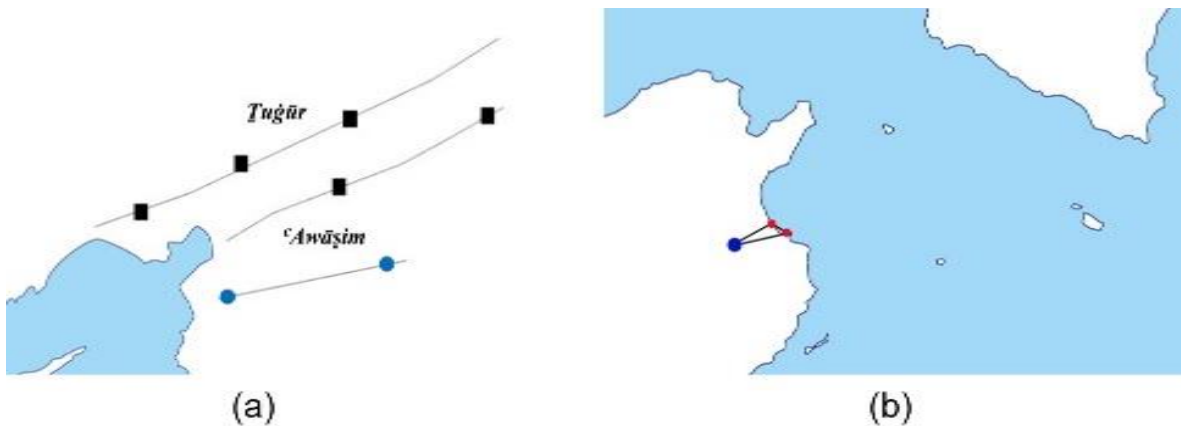


Fig. 5. Comparaison entre la frontière orientale (a) et occidentale (b).
Source : Dessins de l'auteur.

Conclusion

La frontière au monde arabo-médiéval ne s'annonce pas comme une ligne rigide, nette et bien tracée. D'un côté, la perception religieuse intérieure est basée sur l'unité indivisible ; ainsi toutes les frontières internes sont considérées comme opposées aux principes fondamentaux de l'Islām. De l'autre, le faire face au front byzantin est une nouvelle donnée pour les musulmans, habitués aux guerres tribales.

Dès le début des conquêtes et l'expansion islamique ; les frontières et *ḥudūd*, surtout avec l'ennemi byzantin, ont connu des mouvances et des adaptations continues, au fur et à mesure du long conflit.



En revanche, les Musulmans vont négocier les frontières selon une première stratégie du tir à profit des *ḥudūd* naturelles, notamment par le mont *al-Lukām*, (Taurus et Amanus). Les frontières externes multiplient les épaisseurs, confirment l'aspect offensif par la suppression du *no man's land* (*al-ḍawāḥī*), et avancent vers les Byzantins en plaçant les *tuḡūr* en première ligne. Une action motivée par les textes coraniques, *ḥadīṭs*, et traditions prophétiques qui encouragent le *Ġihād* ; aussi que la littérature de l'époque et les sources médiévales. Il n'existe plus de zone partagée, la frontière est appropriée et utilisée pour défendre les *ʿAwāṣim*. Il faut ajouter que les querelles sur la ligne de front, par l'expansion et le rétrécissement conséquent, rendent la dynamique de cette limite évidente ; au même temps que l'épaisseur dans laquelle elle évolue. On est en présence de l'inversion du modèle historique ; ce qui mène à confirmer la réponse appropriée et inédite du système frontalier des *tuḡūr* et *ʿawāṣim*.

Par conséquent, la thèse que le modèle frontalier arabo-musulman a fait des emprunts aux modèles romain du *limes*, ou byzantin des thèmes et clisures, paraît faible. D'abord, le modèle [*tuḡūr-ʿawāṣim*], tel qu'étudié précédemment, est bien différent des deux précédents. Ensuite, sachant à propos des différentes améliorations faites au sein de l'armée byzantine pour s'adapter aux guerriers arabes, affaiblit encore cette hypothèse.

Si la frontière orientale répond par les *tuḡūr*, Qāirawān, premier camp arabe à Ifrīqiya, présente un cas particulier en Occident islamique. Géographiquement, elle est située entre mer et terre, un « pont avancé ». Pour le plan géopolitique, elle est un *ṭāger* du *Dār al-Islām* entre ses trois pôles Damas, Cordoue et le Caire, d'un côté. Ses *ribāṭs* sont en face de la Sicile et les Byzantins de la méditerranée occidentale, de l'autre. Les *ribāṭs* sur le Sāḥel de Qāirawān : Sousse, Munastīr, Ṣqānès, et bien d'autres, devançant la ville dans un rôle défensif-offensif. Une similitude est possible avec Qinnasrīn (*Ġund*), ou Antioche, capitale des *ʿawāṣim*. La possibilité de la comparer aux *tuḡūr* maritimes de Syrie, peut confirmer ou infirmer l'unicité du modèle frontalier de la capitale aḡlabide.

L'adaptation des stratégies des Arabes aux nouvelles données naturelles, nouveaux ennemis et au territoire maritime, alors qu'ils sont connus par leur maîtrise de combats en désert paraissent peu soutenables ; si l'on voit les *tuḡūr* maritimes sur les côtes syriennes ; en plus au développement de la plus grande artillerie maritime en son temps au *Baḥr al-Rūm* durant la dynastie aḡlabide.

Terre avancée de l'Islam, Qāirawān, n'a pas développé les *tuḡūr*, même si plusieurs sources la considèrent ainsi. Par contre elle a multiplié les *ribāṭs*. On peut emprunter le postulat qu'« *il n'y avait pas un édifice nommé ribāṭ sur la frontière orientale* », de J. Chabbi, au compte de la frontière occidentale, pour dire qu'il n'y a pas un lieu à désigner pleinement de *ṭāger*.

Revoir le rapprochement de Qāirawān aux *ribāṭs* permet de tracer une triangulation ; typique à la dynamique du système frontalier, à comparer aux lignes constituant l'épaisseur du modèle [*tuḡūr-ʿawāṣim*].

Ainsi, les deux typologies frontalières [*tuḡūr-ʿawāṣim*] et [camp-*ribāṭ*] ont été modélées suivant les données historiques, géographiques et géopolitiques contextualisées et appropriées. Les terres prises de l'ennemi byzantin à Constantinople, comme en Occident, prouvent leurs efficacités.

Toutefois, Qāirawān n'est pas assez considérée par son rôle et sa liaison à la frontière occidentale ; souvent on mentionne les *ribāṭs* séparément, et on néglige l'importance de cette ville dans l'épaisseur frontalière. Ce travail contribue à une revalorisation du modèle [camp-*ribāṭ*]. Cette conjecture est défendable par le fait que les Arabes ne conçoivent pas la frontière linéairement. En plus, on peut ajouter que cette épaisseur est indubitable, au moins jusqu'à la date où les *ribāṭs* prennent la défensive et l'offensive côtière indépendamment de Qāirawān-



camp (Période ottomane)¹⁵⁰. Avant cela, Qaïrawān fait partie de la frontière occidentale selon une articulation triptyque qui s'impose dans la chronologie médiévale, mais qui a évolué jusqu'à son dépassement.

Plus loin, on tient à considérer ce phénomène de mutation du modèle frontalier à Ifrīqiya, pour le camp-Qaïrawān-*ribāṭ*, et à étudier de plus près la faculté d'un système frontalier de se passer d'un élément central, tel que son camp. Par ailleurs, on peut supposer que ce modèle est une adaptation de celui de [*tuḡūr-ʿawāṣim*]. Ainsi, on soutient la thèse du recours des Arabes à des dispositifs frontaliers dynamiques ; dans la frontière orientale, avec les *tuḡūr* et *ʿawāṣim*; aussi bien que pour la frontière occidentale, avec le camp et le *ribāṭ*. L'adaptation favorise la procédure de reconfiguration, selon les différentes possibilités par lesquelles le modèle peut varier. Cette hypothèse s'avère porteuse, on postule ses multiples mutations : le modèle M1 [*tuḡūr-ʿawāṣim*] a connu des modifications pour produire le modèle M2 [camp Qaïrawān-*ribāṭ*], qui à son tour va évoluer, en se débarrassant de son camp, pour produire le troisième modèle M3 [*ribāṭ*]. Cette thèse peut alimenter d'autres travaux, comme elle peut contribuer à une meilleure compréhension des *ḥudūd* et frontières dans le monde arabo-musulman médiéval, selon une approche dynamique et générative du modèle frontalier par ses variantes et ses éléments.

Bibliographie

- ʿABAS Iḥsān, 1988, *Ṣaḍarāt min kutub maṣqūda fī al-tārīḥ*, Dar al-Ġharb al-Islāmī, Beyrouth.
- AL-BAKRĪ Abū ʿUbayd, 2003, *Al-masālik w'al-mamālik*, t. II, Dar al-kutub al-ʿilmia, Beyrouth.
- AL-BALĀDURĪ, 1987, *Futūḥ al buldān*, Institution al-Maʿāref, Beyrouth.
- AL-MAQRĪZĪ Aḥmad ibn ʿAlī Taqī al-Dīn, 1997, *Kitāb al-mawāʿiz w al-ʿiʿtibār b ḍikr al-ḥuṭaṭ wal āṭār*, t. IV, Dar al-kutub al-ʿilmia, Beyrouth.
- Al-Qurʿān*, Lecture Ḥafṣ ʿan ʿAṣim, Rasm ʿUṭmanī, Sadar, 2006. (en arabe)
- AL-ṬABARĪ Abū Jaʿfar Muhammad Ibn Jarīr, 1967, *Tārīḥ al-Ṭabarī*, t.VIII, Dar al-Turāṭ, Beyrouth.
- BONNER Michael, 1994, "The naming of the frontier: Awāṣim, Thughūr, and the Arab Geographers", in *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, Vol.57, No. 1, p. 17-24.
- BOSWORTH Clifford Edmund, 1987, "Byzantine Defence System in Asia Minor and the first Arab Incursions", in *Proceedings of the Fifth International Conference on the History of Bilād al-Shām During The Early Islamic Period Up to 40 A.H./640 A.D. Volume I*, éd. Muhammad Adnan Bakhit, Amman, p. 116-124.
- BOSWORTH Clifford Edmund et LATHAM John Derek, 1995, *Al-Thughūr*, in *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, t.VIII, p. 478-481.
- BRAUER W. Ralph, 1995, "Boundaries and Frontiers in Medieval Muslim Geography", in *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, Vol. 85, No. 6, p. 1-73.
- BRÉHIER Louis, 1949, *Les institutions de l'empire byzantin*, éd. Albin Michel, Paris.

¹⁵⁰ Cf. Néji Jalloul, 1995, *Les fortifications côtières ottomanes de la Régence de Tunis (XVI^e-XIX^e siècles)*, éd. Fondation Temimi pour la recherche scientifique et l'information, Zaghouan.



CANARD Marius, 1953, *Histoire de la dynastie des Hamdanides de Jazîra et de Syrie*, Volume 1, Presses universitaires de France, Paris.

———, 1995, « Al-^cAwāsim », in *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, t.I, p. 783-784.

CHABBI Jacqueline, RABBAT Nasser, 1995, « Ribāt », in *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, t.VIII, p.510-524

DESPOIS Jean, 1930, « Kairouan », in *Annales de Géographie*, t. 39, n°218, p. 159-177.

DO PAÇO David, MONGE Mathilde et TATARENKO Laurent (dir.), 2010, *Des religions dans la ville. Ressorts et stratégies de coexistence dans l'Europe des XVI-XVIII siècles*, Presses universitaires de Rennes, Rennes.

ELISSÉEFF Nikita, 2019, « Ribāt », in *Encyclopédie Universalis France* [En ligne], consulté le 30 mars 2020.

URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/ribat/>

GOLVIN Lucien, « Note sur le mot *ribât* (terme d'architecture) et son interprétation en Occident musulman », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°6, 1969, p. 95-101

IBN AL-^cADIM, 1988, *Kitāb Buġyat a ṭalab fī tārīḥ Ḥalab*, t.I, Dār al-Fikr, Beyrouth.

IBN AL-QAYIM AL- ĠAWZIYYA Abu ‘Abdullah Šamsud-Dīn Muḥammad, 1997, *‘Aḥkām ‘Ahl al-Dīmaa*, t.I, Ramadī édition, Dammam.

IBN ḤAWQAL Muḥammed Abul-Qassem, 1992, *Šūrat al-arḍ*, Dār Maktabat al-Ḥayāt, Beyrouth.

IBN ^cIDARĪ al-Marākuṣī, 2013, *Kitāb al-bayān al-muġrib fī Aḥbār al-Andalus wel Maġreb*, Dar al-Ġharb al-Islāmī, Tunis.

IBN JA^cFAR Qudāma, 1981, *Kitāb al-Ḥarāġ*, Dar al-Rašīd de l'édition, Baġdād.

IBN MANẒUR Abul-Faḍl Jamal ad-Dīn Muḥammad, 1942, *Lisān al-^carab*, Dār Al-Ma^cāref, Le Caire.

JALLOUL Néji, 1998, *Al-ribātāt al-baḥrīa bi Ifrīqiya fī al-^caṣr al-wasīṭ*, éd. Centre d'études et de recherches économiques et sociales, Tunis.

Le Coran, trad. MASSON Denise, 1967, Gallimard, Paris.

LE SYRIEN Michel, 1899-1904, *Chronique*, t. II, J.B. Chabot, Paris.

LÉZINE Alexandre, 1954a, « Note sur le « ribat » de Monastir », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 98^e année, N. 2, p. 142-143.

———, 1954b, « Récentes découvertes au « ribat » de Sousse », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 98^e année, N. 2, p. 137-142.

MASSIGNON Louis, 1927, Préface, in *Annuaire du monde musulman*, 3^{ème} édition.

MÉTIVIER Sophie, 2008, « L'organisation de la frontière arabo-byzantine en Cappadoce (VIII^e-IX^e siècle) », in *Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, 1 (30), p. 433-454.

MIQUEL André, 1967, la géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11^e siècle, Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050, Mouton Paris, La Haye.



——, 1988, « La perception de la frontière aux approches de l'an mil de notre ère », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°48-49, p. 22-25.

NOTH Albrecht, 1966, *Heiliger Krieg und Heiliger Kampf in Islam und Christentum* (allemand), (Guerre sainte et lutte sacrée dans l'islam et le christianisme), Röhrscheid, Bonn.

TIXIER du MESNIL Emmanuelle, 2014, *Géographes d'Al-Andalus. De l'inventaire d'un territoire à la construction d'une mémoire*, Éditions de la Sorbonne, Paris.

TOUATI Houari, 2000, *Islam et voyage au Moyen Âge. Histoire et anthropologie d'une pratique lettrée*, Le Seuil, Paris.

ZBISS Slimane-Mustapha, 1954, « Le « ribat », institution militaro-religieuse des côtes nord-africaines », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 98^e année, N. 2. p. 143-145.